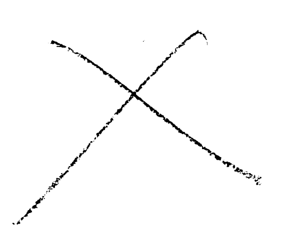




LE ROMAN DE REINAERT.



Propriété des Auteurs.

Déposé.



Gand, P. Vande Steene, Lith.

P. 3 2.

LE ROMAN DE REINAERT,

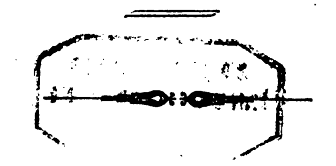
TRADUIT

SUR LE TEXTE FLAMAND DU DOUZIÈME SIÈCLE,

publié par

Mr. J. F. Willems.

GRAVURES.



GAND,

Chez H. Hoste, Éditeur, rue aux Marjolaines; au bureau de la *Chronique*, 33, Quai des Dominicains, et chez tous les libraires.

CHRONIQUE CONTEMPORAINE ET RÉTROSPECTIVE.

INTRODUCTION (1).

I.

NÉCESSITÉ DE L'EXISTENCE SIMULTANÉE DE DEUX LITTÉRATURES EN BELGIQUE, COMME INSTRUMENTS DE CIVILISATION, ETC.

A peine les événements de 1830 eurent-ils appelé le peuple Belge à entrer dans la grande famille européenne, que tous les hommes éclairés sentirent que, pour consolider sa nationalité, il était urgent d'élargir le cercle de son existence intellectuelle.

Tout commandait un pareil effort; car il faut bien le reconnaître, sous le rapport littéraire et philosophique, nous avions cessé, depuis deux siècles, de marcher d'un pas égal avec les nations civilisées de l'Europe. L'activité des esprits comprimée, presque sans relâche, par de funestes entraves, s'était, pour ainsi dire, exclusivement réfugiée dans le domaine des arts et de l'industrie, et ceux qui ressentaient le besoin d'échapper à cette espèce de léthargie morale étaient obligés de demander des inspirations aux nations voisines.

Un pareil état de choses ne pouvait se prolonger après les changements survenus dans notre condition politique. En prenant rang en vertu des principes de la liberté moderne, parmi les peuples indépendants, la Belgique devait entrer franchement dans une voie de progrès, et se mettre au niveau de sa nouvelle situation : c'était, on le sent, pour elle une question

(1) Cette Introduction n'est en partie que le développement du Prospectus.



d'existence et d'avenir. D'ailleurs, destinée par les exigences de l'équilibre européen, à former désormais une nation *neutre*, elle devait vivre intellectuellement de sa propre vie, et répudier le joug de toute influence étrangère.

On peut le dire avec orgueil : au premier appel de la patrie renaissante, tous les cœurs généreux, tous les hommes d'élite se sont émus ; tous mirent la main à l'œuvre avec une noble ardeur.

On s'appliqua d'abord, avec un zèle éclairé, à doter la patrie d'institutions dignes de notre antique amour de la liberté, et grâce à ces efforts, nous avons prouvé au monde que, malgré deux cents ans d'oppression, nous étions encore ce peuple qui, naguère, sut réaliser les plus hautes conceptions de la science sociale moderne, à une époque où le reste de l'Europe se courbait encore sous la main de la féodalité.

Pour compléter cette œuvre de régénération, il importait de travailler sérieusement au développement moral du pays, en propageant une instruction large et populaire en harmonie avec ses besoins. On sentit que le seul moyen d'atteindre ce résultat, était de renouer la chaîne interrompue de nos traditions historiques et littéraires ; en un mot, qu'il fallait développer et guider le sentiment national par une presse politique et une littérature nationale, et cesser de recevoir, en quelque sorte, l'aumône intellectuelle des mains de l'étranger.

Le but était nettement tracé et il faut le reconnaître, plusieurs des organes de la presse quotidienne ont poursuivi l'accomplissement de cette tâche, dans la sphère des idées politiques, avec un talent et un patriotisme auxquels il y aurait de l'injustice à ne pas rendre hommage, surtout si l'on tient compte des difficultés qui entouraient une pareille entreprise.

Mais quant aux écrivains littéraires proprement dits, la majorité a-t-elle suivi la voie la plus propre à propager les lumières et à former le caractère national? Nous n'hésitons pas à le déclarer : des tentatives louables ont eu lieu; mais elles n'ont exercé jusqu'ici qu'une médiocre influence sur l'esprit public, parce qu'on leur a généralement imprimé une fausse direction.

En effet, aujourd'hui encore on se forme, nous paraît-il, une opinion fort erronée de ce que notre littérature peut et doit être, dans les conditions exceptionnelles où se trouve la Belgique.

Et d'abord, en thése générale, nous croyons que les besoins littéraires (s'il est permis de s'exprimer ainsi) d'un peuple resserré dans d'étroites limites diffèrent, sous certains rapports, de ceux d'une nation plus importante et qui compte une nombreuse population, et il est nécesaire de tenir compte de ces différences.

Ce que l'un et l'autre réclament avant tout, c'est une littérature nationale capable de répandre, dans les divers rangs de la société, cette culture de l'âme et de l'intelligence qui engendre la véritable éducation civique. Mais en est-il ensuite de même de cette autre littérature, plus ingénieuse que solide, que l'on désigne communément sous le nom de littérature courante ou facile, et que nous voyons se développer chez la plupart de nos voisins, avec une rapidité et un éclat vraiment merveilleux?... En tout cas, faut-il, pour ce qui concerne la Belgique, applaudir aux écrivains qui tentent de faire prédominer chez nous ce genre de littérature, au détriment des productions plus sérieuses et plus utiles du premier.

Nous ne le pensons guère, et nous nous permettrons d'émettre l'opinion que dans la situation actuelle de notre pays, la prééminence d'une



pareille littérature ne serait propre tout au plus, qu'à faire succéder à l'apathie qui a si longtems énervé les esprits, un enthousiasme factice et irréfléchi. Il faut, en résumé, pour donner de la viabilité à la nationalité belge, une presse plus virile et plus substantielle, et la littérature facile ne doit occuper chez nous qu'un rang secondaire.

Les limites assignées à cette introduction, nous interdisent de traiter ici cette question avec l'étendue convenable; mais nous nous proposons d'y revenir plus tard dans un article séparé.

— Une autre erreur qui nous ne nous semble pas moins regrettable que la précédente, est celle qui consiste à croire qu'il suffit d'une presse exclusivement française, pour propager les lumières et former l'esprit public dans toutes les provinces de la Belgique indistinctement. On comprend que nous voulons parler ici de ceux qui se posent en adversaires de la littérature flamande, sous prétexte qu'elle forme un obstacle au progrès et qu'elle est un élément rétrograde !

Rien ne nous paraît justifier une pareille opinion, et quoiqu'elle soit encore partagée par une foule d'hommes d'un talent distingué (1), nous

(1) Voici comment s'exprime entre autres à ce sujet, M. Baron, secrétaire de l'Académie, dans le volume 2 de la Belgique monumentale :

« Que le flamand vive comme langue populaire, rien de mieux assurément; que » quelques-unes de ses productions soient accueillies avec la faveur que l'on accorde » en France aux vers de Jasmin et de quelques autres, qui rappellent les anciens » dialectes, nous y applaudissons encore; mais chercher à élever le flamand au » rang de langue littéraire, c'est jeter l'inquiétude et la perturbation dans l'éducation comme dans la science, c'est scinder en deux fractions ce public déjà si rare » qui s'intéresse au progrès de l'intelligence. Une lutte s'établit infailliblement » entre les deux idiomes, et, pendant la durée, la jeunesse violemment attirée en » sens contraire, ne sait auquel s'adresser; le temps employé à cultiver l'un, est » perdu pour l'autre; cite-t-on beaucoup d'hommes, en effet, qui aient également

n'hésitons pas à affirmer qu'elle repose sur une appréciation erronée de la véritable situation de la nation belge, et de la nature des besoins intellectuels qui résultent forcément de cette situation. Examinons impartialement et froidement les choses, en les dégageant de toute espèce d'influence et de sympathie d'éducation, et voyons qui, de nous ou des partisans d'une presse exclusivement française, est dans le vrai.

Constatons d'abord un fait : c'est que la Belgique ne se compose pas d'un tout homogène ; sa population appartient à deux souches distinctes :

« bien composé dans deux langues diverses. Il faut de toute nécessité que l'une des » deux succombe, et j'ose dire que, bien loin de perdre, la nationalité gagnera à la » promptitude de cette chute. L'un des premiers éléments de l'unité nationale est » l'unité de la langue. » — *Coup-d'œil sur l'état actuel des sciences, etc.* p. XXIII. — D'autres écrivains vont plus loin encore, et prétendent qu'il faut travailler à extirper entièrement la langue flamande au profit du français!....

L'opinion de M. Baron a du moins le mérite d'être sérieusement formulée. Nous convenons volontiers avec lui que l'un des premiers éléments de l'unité nationale est l'unité de la langue ; mais cette unité de langage est-elle bien réellement possible en Belgique, et si elle ne l'est pas, l'intérêt de la civilisation générale du pays n'exige-t-il pas l'existence simultanée de deux littératures ?... C'est là, nous parait-il, ce qu'il fallait examiner avant de conclure à la nécessité d'empêcher le flamand de s'élever au rang de la langue littéraire. L'auteur, en négligeant d'envisager la question sous son véritable point de vue, s'est livré à des raisonnements qui pèchent par la base, et il a eu le tort de ne voir au fond de cette manifestation en faveur de la littérature flamande, qu'une simple question d'amour-propre provincial. Quelques partisans exclusifs de la littérature belge-française ont cru décider la question en faveur de celle-ci, en décochant contre la langue flamande et contre ceux qui ont eu le courage d'élever la voix pour la défendre, quelques épigrammes plus ou moins spirituelles. L'emploi de pareils arguments ne saurait être attribué qu'à des esprits malveillants ou superficiels, et nous croyons que le plus digne est de ne pas y répondre.

la *souche Germanique* qui comprend les Flamands et les Allemands ; la *souche Greco Latine* (1), qui comprend les Wallons.

Mais dans quels rapports se trouvent ces deux races, dont chacune possède une langue entièrement différente, et relève d'un génie spécial ?... Il importe, pour la solution de la question, de bien fixer ce point.

Ces deux races occupent chacune, depuis la plus haute antiquité, une portion isolée du territoire belge, et elles ne se sont pas confondues, malgré l'action absorbante des siècles, malgré les influences étrangères et les efforts du pouvoir central; elles se présentent sous cet aspect, soit que l'on considère l'état social de la Belgique sous la domination bourguignonne, espagnole, autrichienne ou française, ou durant la période où elle fut scindée en vingt états divers. La communauté des affections et des intérêts politiques a, en plusieurs circonstances, rapproché les deux popolations; mais chacune d'elles a continué à conserver sa langue et son caractère primitif.

Nous convenons que cette absence d'homogénéité peut paraître regrettable, surtout dans un pays restreint comme le nôtre, parcequ'elle forme un obstacle réel à la formation de l'unité nationale; mais y a-t-il possibilité de la faire disparaître, en d'autres termes, y a-t-il possibilité, même en admettant le concours le plus actif de la part du gouvernement, d'opérer une fusion complète entre ces deux éléments hétérogènes, et

(1) C'est la dénomination admise par *Balbi* et les meilleurs etnographes. — Nous ne croyons pas devoir tenir compte ici de la *souche sémétique*, qui ne comprend qu'une petite quantité de juifs, répandus dans les principales villes du royaume. — La supériorité numérique appartient, du reste, aux populations de *race germanique*, qui forment environ les 5/8mes de la population totale, et elles se composent, pour ainsi dire, exclusivement de Flamands ; car, par suite de l'exécution du traite des 24 articles, le nombre des allemands atteint à peine le chiffre de 70,000.

d'amener les masses d'origine germaine à délaisser la langue flamande pour le français ? . . . C'est là que gît le fond de la question. . .

Hâtons-nous de le dire : ceux qui poursuivent la réalisation d'un pareil but, poursuivent une idée irréalisable ; car il est évident que la communauté de la vie politique ne saurait produire l'absorption d'une race par une autre lorsqu'elles existent à l'état de juxta-position. C'est là une de ces vérités incontestables et qui résulte, à chaque page, des enseignements de l'histoire, qui montre (comme le remarque fort bien un savant dont nous aimons à citer ici l'opinion parce que, malgré sa position, il a fait preuve dans cette question d'une rare impartialité) (1) « *que le mélange de deux idiomes ou l'absorption de l'un par l'autre peut avoir lieu lorsque les populations sont confondues, comme autrefois les Romains et les Gaulois, ou les Normands et les Saxons, mais non lorsqu'elles sont juxta-posées, comme chez nous.* »

Nous pourrions citer ici de nombreux exemples pour prouver que, quelques efforts que l'on fasse, pour produire la fusion de deux populations se trouvant dans les conditions que nous venons de mentionner, on doit infailliblement échouer dans une pareille entreprise, parce qu'il est dans l'ordre naturel que chaque race poursuive un développement conforme au génie qui lui est propre.

Et remarquons qu'il en est même ainsi lorsqu'un peuple puissant étend les limites de son territoire et parvient, par la force des armes ou en

(1) Nous voulons parler de l'Auteur de l'intéressant ouvrage qui a pour titre : *La langue flamande, son passé et son avenir, etc.* Bruxelles et Leipsic, C. Mucquart, 1844. Ce livre a été publié sous le pseudonyme de Hubert Vandenhoven ; mais tout le monde connait le nom véritable de l'Auteur, et sait qu'il est d'origine wallone.



vertu de traités, à faire passer sous sa domination une province contigue, mais occupée par des habitants appartenant à une race étrangère: ce changement de condition peut, d'après les circonstances, modifier les tendances et les idées politiques de ces derniers; il peut même exercer une certaine influence sur leur littérature, mais jamais il n'a pour résultat de leur enlever leur langue et leur caractère primitif. C'est ainsi que l'Alsace, quoique régie, depuis le traité de Munster (1), par des lois et une administration entièrement françaises, a néanmoins conservé sa langue et sa civilisation, et il en est à peu près de même de la Flandre française : la langue et les mœurs flamandes subsistent encore dans les châtellenies de Bergues-St-Winox, de Cassel et de Broukburg incorporées, depuis trois cents ans, à la France.

Il suffit de jeter les regards sur les cartes etnographiques, pour s'assurer que ces phénomènes se montrent sur tous les points du globe. *Balbi*, l'un des plus savants géographes de notre époque, démontre fort bien que, généralement parlant, les langues se perpétuent à travers les siècles, et que ni le laps de temps, ni les variations des gouvernements, ni les changements de religion et des institutions sociales et politiques ne sauraient les détruire. Il cite, à ce sujet, des faits très-remarquables : « Ne voyons-nous pas, dit-il, les *Croates* de Feldsberg, dans la Basse-Autriche et ceux des villages de Froelersdorf, de Grittenfeld et de Prezau, dans la Moravie, conserver leur langue au milieu des peuplades allemandes qui les environnent? Ne voyons-nous pas quatre autres peuples slaves, les *seelen*, les *Kures*, les *Wenden* et les *Semgallen*, conserver aussi, depuis tant de siècles, chacun leur dialecte letton différent, malgré les longues et intimes

(1) Conclu en 1648.

relations avec les Allemands qui les pressent de tous côtés, malgré les nations finnoisses qui les environnent, et malgré l'influence toujours croissante de la domination russe. etc.»

Ainsi, alors même qu'une peuplade se trouve enclavée au milieu d'un état qui possède une littérature et une civilisation florissantes, on la voit rester fidèle à son génie et à sa langue !....

Mais ce que l'on remarque chez les nations dont la langue se divise seulement en dialectes, est plus concluant encore. Il arrive presque toujours que le dialecte qui s'est élevé au rang de langue littéraire, est impuissant à absorber celui qui est resté à l'état de simple dialecte populaire. Ce qui se passe chez nos voisins d'Outre-Rhin, en fournit une preuve frappante : le haut-allemand est la langue littéraire de la nation ; mais le bas-saxon n'en continue pas moins à subsister dans la partie septentrionale, et le peuple de ces contrées témoigne pour le haut-allemand une antipathie que rien n'est encore parvenu à détruire.

Nous le demandons : en présence de ces faits, comment faut-il qualifier l'opinion de ceux qui prétendent que l'unité de langage peut exister en Belgique ? Une telle opinion n'est-elle pas évidemment erronée ?

Si encore l'élément flamand n'entrait que pour une fraction minime dans la population du pays, ou bien s'il se trouvait dispersé parmi les habitants de race wallone, ou resserré de toutes parts, au milieu de ces derniers, nous pourrions concevoir, à la rigueur, une pareille prétention. Mais rien de tout cela n'existe : la race flamande forme environ les 5/8mes de la nation belge ; elle occupe des provinces distinctes et elle confine, partout au nord et à l'orient, avec des peuples qui ont avec elle une commune origine, et dont la littérature et le civilisation doivent

nécessairement agir sur elle, quelque puisse être d'ailleurs l'influence envahissante des idées françaises.

Maintenant, si l'impossibilité d'extirper le flamand et de le remplacer exclusivement par le français, est manifeste pour tout homme de bon sens; ne faut-il pas admettre, puisque cet idiome est celui d'une portion considérable de notre pays, que l'intérêt général de la civilisation Belge réclame l'existence simultanée de deux littératures?

Il nous semble qu'une pareille question ne saurait être douteuse. En effet, si les efforts des partisans exclusifs de la presse française qui veulent réduire le flamand au rôle d'idiome populaire, devaient l'emporter, quel instrument aurait-on pour faire pénétrer les lumières dans les classes moyennes et inférieures des populations flamandes (1)?... Évidemment aucun!...

Frustrées de toute instruction, et ne possédant aucun moyen de communication avec la partie éclairée de la société, ces populations demeureraient forcément privées de toute espèce de culture intellectuelle; un pareil état d'isolement ne tarderait pas à produire l'apathie morale la plus complète, et, nous le demandons, ne serait-ce point là un résultat bien autrement préjudiciable à l'unité nationale que la diversité de langage ?... Ce qui importe avant tout, croyons-nous pour l'unité nationale, c'est que des deux races qui se partagent la Belgique, l'une ne soit pas

(1) Si quelques personnes appartenant à ces classes connaissent le français, ce n'est là qu'un fait exceptionnel, et l'on peut affirmer que, la plupart du temps, elles n'en possèdent encore que des notions très-imparfaites.



pour ainsi-dire, en majeure partie, fatalement condamnée à végéter dans l'ignorance et la dégradation (1) !

Ainsi donc... c'est au nom du progrès, au nom de l'unité nationale elle même que nous nous déclarons partisans de l'existence de deux langues littéraires, et que nous protestons ici contre l'hostilité, pour ne pas dire l'espèce de dédain, que l'on professe encore, en certains lieux, à l'égard de la littérature flamande ! A nos yeux, il y a non seulement quelque chose de légitime et de patriotique dans l'ardeur qui se manifeste, depuis plusieurs années, dans la Belgique flamingante pour la langue maternelle; mais nous croyons que c'est là une manifestation intelligente et qui correspond aux véritables besoins intellectuels de ces provinces, et nous formons des vœux pour que tous les esprits sérieux, au lieu de chercher à entraver ce mouvement, l'encouragent au contraire de tous leurs efforts.

Nous avons du reste, la conviction que les préventions dès adversaires de la littérature flamande disparaîtront graduellement. Déjà ces opinions exclusives tendent évidemment à se modifier, et pour en citer ici une preuve, un Ministre (2) dont tout le monde se plaît à reconnaître la

(1) Voici comment s'exprime à ce sujet M. Hubert Vandenhoven, dans l'ouvrage déjà cité, p. 4 : «Si on le restreint l'idiome flamand aux classes inférieures, on élève une barrière entre elles et le reste de la société. Privés de moyen de communication avec les gens éclairés, le cultivateur, l'ouvrier restent dans une ignorance profonde. Si quelques-uns d'entre eux veulent s'instruire, force leur est avant tout d'apprendre une langue étrangère qui, par ses racines et son mécanisme, diffère totalement de la leur; et comme ils parviennent rarement à la bien comprendre, la science ne leur arrive par cet instrument nouveau, que comme le soleil à travers un nuage, froide, incomplète et décolérée.. Tel est malheureusement l'état actuel de nos provinces flamandes ! ! . . »

(2) M. S. Van de Weyer.—Le rapport adressé au Roi par ce Ministre concernant la réorganisation de l'Académie fait mention de la marche progressive de la littérature flamande.



sagacité, n'a-t-il pas reconnu, tout récemment, qu'elle était destinée à exercer une heureuse influence sur le développement intellectuel du pays, en appelant plusieurs écrivains flamands à sièger à l'Académie ?

Il y a plus : nous pensons que l'époque n'est pas éloignée où tous les hommes éclairés et impartiaux reconnaîtront que cette existence simultanée de deux langues littéraires, loin d'être regrettable, constitue au fond un précieux avantage pour la Belgique.

Expliquons notre pensée. Les antipathies nationales et le patriotisme exclusif répugnent à notre époque ; de profonds penseurs signalent que l'esprit moderne tend, de plus en plus, vers une fusion entre le génie du nord et le génie du midi, et ils affirment que de cette fusion jaillira une civilisation plus en harmonie avec les besoins des peuples européens (1).

Or, nous croyons que cette opinion est fondée, et, pour ce qui concerne spécialement la Belgique, nous croyons qu'on finira par reconnaître que le moyen le plus certain d'accroître notre importance dans l'hiérarchie politique et intélectuelle des nations européennes, et de garantir en même temps notre neutralité, consiste à ne pas prendre pour base unique de notre civilisation le génie du midi; mais de faire en sorte d'y introduire également les idées fécondantes du génie du nord. L'antipathie qui existe à l'égard de la littérature flamande viendra alors naturellement à disparaître, et tout le monde envisagera comme un bienfait cette possession de

(1) Ceci n'est nullement en opposition avec ce que nous avons dit antérieurement. Il n'est pas question ici de l'absorption d'une race ou d'une langue par une autre race ou une autre langue, ni même d'une fusion complète entre ces éléments divers; mais d'un simple rapprochement, d'une espèce de transaction entre les idées. Ce sont là deux phénomènes entièrement distincts, mais que l'on confond assez communément.



deux langues littéraires distinctes (1), qui nous procureront l'avantage innappréciable de nous mettre dans un rapport intime avec ces deux foyers de lumières, et nous permettrons de nous approprier, en les harmonisant, les rayons civilisateurs qui en émanent.

Ajoutons, pour terminer, que la Providence elle-même semble avoir destiné notre pays à jouir de ce bienfait; car, à part la diversité de langage qui y règne, il se trouve, en quelque sorte, par sa position géographique au confluent des idées allemandes et des idées françaises, et il tend également la main à l'Angleterre!

Durant trois cents ans, notre patrie servit d'arène aux luttes sanglantes de ces nations; mais espérons, en présence de cet heureux concours de circonstances, aujourd'hui surtout que sa neutralité est garantie par la foi des traités, et que la tolérance et l'hospitalité de ses mœurs est en harmonie avec le caractère national, espérons, disons-nous, qu'elle formera désormais le centre ou viendront se concilier, en s'épurant mutuellement, les doctrines littéraires et scientifiques de ces mêmes peuples....

Tel est l'exposé sommaire des considérations qui nous paraissent justifier notre opinion à l'égard de *l'utilité de l'existence simultanée de deux littératures en Belgique*. Cette opinion, nous l'avons émise, et nous continuerons à la défendre avec zèle et franchise au risque de la voir accueillie par certains esprits avec scepticisme et dédain parce qu'elle nous paraît vraie et utile.....

(1) Il n'y a entre le flamand (neder-duitch, bas-allemand) et l'allemand qu'une simple différence de dialecte. Il suffit à un flamand qui connaît sa langue par principes, d'un travail de quelques semaines pour posséder la connaissance de l'allemand. Les deux dialectes descendent d'une souche commune: la langue teutonne, et les philologues les plus distingués, tant en Allemagne qu'en Angleterre, conviennent que

II.

Le recueil que nous comptons publier sous le titre de CHRONIQUE CONTEMPORAINE ET RÉTROSPECTIVE, est destiné à faire, autant que possible, une part égale à la littérature belge-française et à la littérature flamande.

Nous nous proposons de combattre, avec mesure et convenance, les préventions injustes dont cette dernière est l'objet de la part de quelques écrivains mal éclairés sur les besoins intellectuels de notre pays, et nous tâcherons de la faire connaître, au moyen d'articles critiques et à l'aide de traductions des œuvres qui nous paraîtront réunir le plus de mérite. Les populations flamandes et hollandaises étant liées entre elles par une communauté de langue et d'origine, il nous a paru qu'il convenait que les littératures des deux pays (qui n'en forment réellement qu'une seule, la Littérature Néerlandaise), fussent également associées dans ce recueil.

En nous engageant dans une voie qui n'a pas été suivie jusqu'ici par la presse littéraire belge-française, nous pensons avoir fait valoir des considérations assez puissantes, pour ne pas encourir le reproche de n'obéir qu'à un sentiment peu éclairé ou à des préjugés d'éducation. Nous croyons que la tâche que nous entreprenons est vraiment utile, et nous espérons, en conséquence, rencontrer quelque sympathie.

Convaincus que nous sommes, qu'une Revue, pour être au niveau des

le flamand est le dialecte le plus pur de cette langue : C'est ce que dit en propres termes, dans son Anthologie Batave, John Bowring, et cette opinion est pleinement confirmée par J. Bosworth, dans la préface de son Dictionnaire Anglo-Saxon. Ce savant remarque, avec raison, qu'aucun dialecte de la langue teutonne n'offre plus d'affinité avec l'anglais que le flamand. On comprend d'après cela que la connaissance de cet idiome facilite singulièrement la connaissance de l'anglais, et cet avantage ajoute encore à son utilité.

besoins de notre époque, ne peut être exclusivement littéraire et historique, nous y introduirons des articles, aussi variés que possible, sur des matières offrant un intérêt réel. L'économie sociale, la philosophie, le droit public, l'industrie et les sciences nous fourniront successivement des matériaux que nous nous efforcerons de mettre en œuvre avec intelligence.

Dans le domaine des sciences, nous nous attacherons, de préférence, aux sujets qui offrent une utilité pratique et d'actualité, et nous chercherons, continuellement, à les dépouiller de cette aspérité de forme et de langage dont on se complait trop généralement à les entourer. Ce sera même, en général, un caractère distinctif de notre recueil de ne pas être rédigé pour une classe spéciale, mais pour la généralité des lecteurs, et en agissant ainsi, nous croyons qu'il n'en sera jugé que plus digne d'intérêt.

Une chose qui nous effraie, à juste titre, en présence de l'œuvre dont nous voudrions nous acquitter avec quelque mérite, persuadés que nous sommes qu'elle pourrait avoir d'heureux résultats, si elle remplissait les conditions voulues, c'est l'insuffisance de nos forces ; mais l'espoir de trouver aide et appui chez les hommes éclairés, qui ne font jamais défaut chez nous aux entreprises généreuses, nous rassure. Ce concours, nous le demandons, non pour nous, mais en faveur du but de notre entreprise. En conséquence, quoique la CHRONIQUE CONTEMPORAINE ET RÉTROSPECTIVE ait une rédaction spéciale, nous recevrons avec reconnaissance les articles que l'on voudra bien nous communiquer, et nous les publierons, pourvu qu'ils soient en hormonie avec l'esprit de la Revue.

Nous croyons avoir fourni des explications suffisantes sur le but de

notre publication. Nous renvoyons du reste, ceux de nos lecteurs qui désireraient se faire, sous d'autres rapports, une idée exacte de la tendance de nos principes, à l'article sur la *Critique littéraire internationale*.

L'esprit dans lequel cet article est conçu indiquera suffisamment de quelle école nous relevons en littérature et en histoire, et nous avons cru qu'il valait mieux agir de la sorte que d'étaler ici des formules de profession de foi, qui n'ont que trop souvent le tort de renfermer un vague et une élasticité dont le public se méfie avec raison.

La Rédaction de ce recueil a décidé qu'elle resterait provisoirement étrangère aux questions qui n'intéressent que la politique du jour; mais elle espère qu'elle ne tardera pas d'être à même de combler cette lacune, et elle révendique d'avance sa place dans l'opinion *libérale modérée*.

Il nous reste un mot à dire touchant l'exécution matérielle de la CHRONIQUE CONTEMPORAINE ET RÉTROSPECTIVE. L'expérience a démontré qu'en Belgique, la modicité du prix est une condition indispensable de succès pour toute Revue. La contrefaçon est en grande partie cause de cette exigence, déplorable sous plus d'un rapport, mais qui est tellement enracinée qu'il serait peu prudent de ne pas s'y conformer. Nous croyons, en conséquence, que la majorité des lecteurs nous saura gré d'avoir adopté, un peu au dépens de l'élégance, un format et une impression compacte qui nous permettent de fixer l'abonnement à un chiffre des plus modérés.

ROMAN

DE

REINAERT.

— N. B. Par suite de l'abondance des matières, nous avons été obligés d'imprimer les trois premières livraisons, à partir du Roman de Reinaert, en petit texte; mais les livraisons suivantes seront entièrement imprimées en caractère conforme à celui de cette Introduction et qui est plus agréable à l'œil. — Si la majorité des souscripteurs manifestait le désir de nous voir adopter un format plus élégant et un papier plus beau, nous nous empresserions de les satisfaire en adoptant, pour la seconde année de l'abonnement, le format *Charpentier*, (petit in-8° anglais), et cela sans augmentation de prix; néanmoins, pour compenser en partie l'augmentation de frais qu'entraînerait cette amélioration, il nous faudrait, en ce cas, supprimer les gravures. Nous pourrions cependant continuer à publier en même tems, une édition illustrée, moyennant de porter le prix de l'abonnement, cette dernière à fr. 8-60, pour Gand et à fr. 9-60, pour les autres villes du royaume. Nous prions MM. les libraires de transmettre à notre Éditeur les observations qu'on pourrait leur adresser à ce sujet.

ROMAN DE REINAERT.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

> La sagesse profane n'a pas produit de livre plus digne d'être loué que le Renard. *Laurensbergh.*

> Savez-vous, dit un jour Herder à Goëthe, que nous possédons en langue allemande un poëme épique aussi judicieux et aussi original que l'Odyssée !... (1) Reineke der Fuchs. *S. Naylor.*

De tout temps, on a cherché à flétrir et à ridiculiser les abus qui régnaient dans la société par des contes satyriques et allégoriques. C'est cette disposition (parfois très-salutaire) des esprits au persifflage et à la critique qui a donné naissance à une foule d'apologues et de récits, dont le Renard est le principal personnage, comme type moral de l'adresse, de l'astuce, de la perversité et de la luxure. Ces fictions étaient par leur nature destinées à passer à

(1) A cette époque, on croyait encore que le Renard allemand (écrit en bas-saxon), était un ouvrage original. — Goëthe avoua qu'il n'avait pas jugé ce poëme digne de remarque et qu'il ne l'avait pas lu. Le livre fut produit : Goëthe l'emporta, et en fut tellement émerveillé qu'il résolut de le rappeler à la vie en le traduisant en allemand moderne. — Telle est l'origine de cette traduction qui est reconnue dans toute l'Allemagne, comme l'édition classique par excellence. — Cette anecdote est racontée par un estimable ami de l'auteur, sur l'autorité de Knebel qui fut présent à cette entrevue.

l'état de traditions nationales. On les rencontre chez tous les peuples; mais elles ont nécessairement revêtu des formes différentes, d'après les goûts moraux et le sens poëtique de chaque nation.

Ici, elles se sont élevées jusqu'au caractère lyrique; ailleurs, elles ne sont pas sorties du domaine de l'apologue et de la fable; chez d'autres peuples enfin, elles se sont produites, en outre, sous la forme de poëmes narratifs ou d'épopées comiques (1), et c'est au moyen-âge qu'on les rencontre plus spécialement sous cette dernière forme en France et dans le nord de l'Europe.

Nous n'avons pas à examiner dans cet avant-propos, auquel de ces divers poëmes aux romans versifiés revient la priorité d'origine (2). Constatons seulement que le fameux *Reineke*, que les savants de tous les pays regardent comme la production la plus originale et la plus remarquable du nord de l'Europe au moyen-âge, appartient à la littérature flamande. En effet, il est actuellement admis par les critiques les plus compétents que le *Reynke de Voss* bas-saxon, attribué par les uns à Nicolas Baumann (Saxon du pays de de Veser), et par d'autres à un hollandais, Henri d'Alkmar, n'est qu'une traduction faite d'après deux anciens poëmes flamands, connus sous le nom de *Reinaert de Vos*, et dont le premier est une œuvre entièrement originale (3). Cette traduction est souvent texu-

(1) Voyez : M. A. Rothe p. 6. Les Romans du Renard, examinés, analysés et comparés, d'après les textes manuscrits les plus anciens etc. Paris. Techener. 1845.

(2) Nous ferons connaître l'opinion des savants à ce sujet, dans la notice historique que nous publierons à la suite de la traduction du second Roman de Reinaert.

(3) Jacob Grimm, Gervinus etc. — En France, X. Marmier reconnaît également que le plus ancien de ces Romans est une œuvre originale, et qu'on ne peut le considérer comme une imitation des ouvrages français sur le même sujet; il affirme même qu'il est antérieur à celui de Perrot de Saint-Cloud.



elle, au point de rendre les rimes de l'ouvrage flamand; le traducteur s'est, à la vérité, écarté quelquefois de l'original; mais ces modifications sont si peu importantes, comme le remarque Gervinus, qu'elles n'en altèrent en rien la physionomie.

C'est à M. Willems que revient l'honneur d'avoir démontré l'origine flamande du *Reineke* bas-saxon, et il a ainsi puissamment contribué à faire apprécier l'importance de notre ancienne littérature à l'étranger, où elle était encore peu connue. Le Roman de *Reinaert de Vos* est assurément le plus beau joyau de notre littérature; aucune nation ne possède un livre qui ait obtenu un succès égal au sien : en 1481, il fut traduit en anglais par Caxton (1), et en 1498, en bas-saxon; du bas-saxon il fut traduit en danois et en suédois, et il fut réimprimé plusieurs fois dans ces divers pays; Marmier assure même qu'il en existe une traduction en Islandais! Plus tard Goëthe, le plus grand poëte de l'Allemagne, a rajeuni le texte bas-saxon par le charme de ses beaux vers, et le célèbre OEhlenschläger en fit autant en Suède (2). Il fit durant des siècles la joie des peuples du nord de l'Europe, et, pour nous servir ici des expressions d'un grave professeur de Berlin (Heinsius), il y fut regardé comme une mine inépuisable de leçons de morale et de politique; il y passa entre les mains de tous les princes, de tous les hommes d'états, de tous ceux, en un mot, qui prenaient une part quelconque au mouvement des affaires.

(1) Caxton dit lui-même que son livre est traduit du flamand : I have not added, ne mynusshed, but have followed as nyghe as I can my copye, whiche was in dutsche and by me Willem Caxton translated into this rude ant simple englyssh.

(2) Depuis ces dernières années, plus de vingt traductions nouvelles ont vu le jour, tant en Allemagne qu'en Angleterre, que dans d'autres pays.



La traduction que nous donnons ici est celle de la première partie du poëme (1), et cette partie forme une œuvre à part, une épopée complète. Elle est évidemment supérieure à la seconde; le récit est beaucoup plus dramatique; on y trouve une gaieté charmante, des allusions pleines de finesse et l'auteur montre partout une profonde connaissance des ridicules et des vices de son époque.

Si ce premier essai est acceuilli avec quelque bienveillance, nous donnerons plus tard la traduction de la seconde partie. Celle-ci est moins originale et écrite avec moins de verve que la partie ancienne; elle rélève davantage de la poésie moralisante; mais par suite même de cette tendance, elle offre un grand intérêt; car c'est chose curieuse, dit Marmier, de voir où en était déjà le langage de la morale aux jours lointains du moyen-âge, et tout ce que l'on osait dire à une époque dont nous avons tant de peine à saisir le véritable caractère et que nous regardons, tantôt avec enthousiasme comme l'âge d'or des vertus chevaleresques, tantôt avec horreur comme une ère de barbarie.

Ce n'est qu'avec une excessive défiance de nos forces que nous avons osé entreprendre cette traduction. Nous savons fort bien que la nature de l'ouvrage, jointe à la différence du génie de la langue française et de la langue flamande, interdit nécessairement à tout traducteur l'espoir de donner à son travail les qualités qu'il devrait réunir pour approcher, sous quelques points seulement, de l'original; mais nous n'avons écouté que notre profonde admiration pour le chef-d'œuvre de la littérature flamande (chef-d'œuvre que l'Allemagne nous envie), et le désir de contribuer à le faire connaître à ceux qui ne connaissent pas le flamand.

(1) Il forme 2 parties: l'une est, d'après M. Willems, du 12e et l'autre du 13e siècle.



TABLE DES MATIÈRES DU ROMAN DE REINAERT.

PRINCIPAUX ERRATA.

Le premier chiffre indique la page et les suivants indiquent les lignes; les deux points remplacent le mot lisez.

15, 18. Tannière : Tanière. — 18, 24. Tannière : Tanière. — 19, 1. Ans : Sans. — 20, 15. Tannière : Tanière. — 21, 9. Riposta : Répliqua. — 21, 18. Pouvaient : Purent. — 23, 1, Avait : Eût. — 25, 8. Perdu : Perdue. — 27, 14. A : au. — 37, 15. Poussa la table : Le lança sur la table. — Id. Qu'elle : Qu'il. — 38, 5. Toutes espèces : Toute espèce. — 41, 1 et 2. Sa bonne grace : Ses bonnes grâces: — 42, 29. Majesté Lion : Seigneur. — 50, 13. Rédige : Rédigés. — 51, 26, En : Les. — 55, 8. Confrère : Compère. — 68, 9, 10, 18. Entresuites, Tannière, Êtes, : Entrefaites, Tanière, Étiez.

LE ROMAN DU RENARD.

I.

COUR PLÉNIÈRE DU LION. — ACCUSATIONS CONTRE LE RENARD. — MEURTRE ET ENTERREMENT DE COPPE. — LE ROI PREND LE PARTI DE FAIRE SOMMER RENARD DE SE RENDRE A LA COUR POUR SE JUSTIFIER. — BRUN EST CHARGÉ DE CETTE MISSION.

* C'ÉTAIT un jour de Pentecôte; les forêts et les champs étaient parés de feuillage et de verdure; une foule d'oiseaux chantaient gaiement dans les buissons et sur les arbres; les plantes et les fleurs embaumées s'épanouissaient çà et là; le ciel était beau et serein **.

Noble, le roi des animaux, avait fait proclamer partout qu'il tiendrait cour plénière, et il comptait le faire avec grand éclat, si aucun obstacle ne survenait.

Tous les animaux, grands et petits, se rendirent donc à la cour du Roi, à l'exception du Renard, qui n'osait y paraître à cause de ses nombreux méfaits. Quiconque se sent coupable se cache : c'est ce qui était advenu du Renard, qui fuyait pour ce motif la cour où il était on ne peut plus mal famé.

* Nous ne donnons pas ici la traduction dēs quarante premiers vers du texte, qui forment une espèce de prologue; mais on la trouvera dans la *Notice historique et critique*.

** Pour cette description, nous avons cru devoir mettre à profit les *variantes*.

Lorsque tout le monde fut réuni, il ne se trouva personne, hors le Blaireau, qui n'eut à se plaindre du perfide animal à la barbe rousse.

Les accusations commencèrent aussitôt. Isengrin fut d'abord se placer avec toute sa famille en face du Roi, et prit la parole :

— Grand Roi, dit-il, au nom de votre majesté et de votre honneur, au nom de la justice et de l'humanité, je vous en conjure, compatissez aux maux cruels que j'ai eu à souffrir de la part du Renard, qui m'a causé maintes fois grand déshonneur et préjudice. Surtout, Sire, vengez-moi de l'abominable attentat qu'il a commis sur ma femme, et des cruautés dont mes pauvres enfants ont été les victimes. Il a tellement couvert ces derniers d'urine dans leur couche qu'ils ne virent plus la lumière. Le scélerat les rendit entièrement aveugles!

Mais ses outrages ne se sont pas borné là.... On était parvenu à fixer jour pour qu'il fit amende honorable de tous ses méfaits; mais lorsqu'il s'aperçut qu'on avait apporté les reliques (*sur lesquelles il devait prêter serment*), il s'enfuit dans son manoir!.... Seigneur! tous les animaux qui se trouvent à votre cour sont témoins de la vérité de ce que j'avance ici. Oui, Renard, ce perfide animal, m'a causé tant de maux, que si tout le drap que l'on fabrique actuellement à Gand était converti en parchemin, je crois sans exagération, qu'il ne suffirait pas pour tracer l'histoire de ses trahisons!... Je n'en dirai cependant pas davantage; mais l'injure faite à ma femme, Sire, ne saurait être passée sous silence, elle crie vengeance!

A peine Isengrin eut-il fini de parler, qu'un petit chien, appelé Courtois, se leva et fit au Roi sa plainte en français.

Il raconta comme quoi il avait été jadis dans un tel dénûment, que durant un hiver où il gêlait bien fort, il ne lui restait plus pour toute provision, qu'une pauvre andouille, et que Renard, ce méchant animal, s'en était emparé, et la lui avait volée!

Ces accusations rendirent furieux Tibert-le-Matou, qui bondit au milieu du tribunal et parla de la sorte :

— O Roi! tout le monde, jeune et vieux, accuse ici Renard, parce qu'il a encouru votre disgrâce!.. Le fait dont Courtois vient se plaindre aujourd'hui est arrivé il y a plusieurs années. D'ailleurs cette andouille m'appartenait

— quoique je ne me plaigne pas moi! — je l'avais acquise par ruse, car je la dérobai à un meunier endormi, une nuit que je fus marauder dans son moulin. Si Courtois a eu cette andouille en sa possession, c'est à moi qu'il en fut redevable. Il est donc juste que sa plainte soit écartée.

Pancer-le-Trembleur prit ensuite la parole :

— Vous êtes d'avis vous, Tibert, que cette plainte doit être écartée; mais moi j'affirme que Renard n'est ni plus ni moins qu'un assassin, un fripon et un voleur, qui n'a d'attachement pour personne, pas même pour le Roi, mon maître, dont je gage qu'il sacrifierait volontiers les intérêts, si cela pouvait seulement lui rapporter un succulent morceau de poulet.

Comment qualifierez-vous le trait perfide que je vais vous conter? Hier, en plein jour, il a commis le plus lâche attentat sur la personne de Couart-le-Lièvre ici présent, de Couart qui n'a jamais fait le moindre tort à personne! Sans respect pour la paix publique proclamée et garantie par le Roi, il fit accroire à ce malheureux qu'il lui aurait appris à chanter le *Credo*, afin de le mettre en état de devenir chapelain!... Voilà donc qu'il le fait asseoir entre ses pattes, et qu'ils se mettent tous deux à épeler, à lire, puis finalement à chanter à pleine voix le *Credo*. Le hasard voulut que je passai précisément dans les environs. J'entendis leurs chants, et je me dirigeai aussitôt de ce côté, en précipitant le pas. Maître Renard terminait la leçon, et je le surpris faisant un de ses vieux tours. Il tenait Couart par la gorge, et il lui aurait infailliblement emporté la tête, si je n'étais heureusement venu en ce moment à son secours.

Sire, vous pouvez vous assurer de la réalité de ces blessures, car Couart en porte encore les traces; et je le déclare hautement, si vous ne tirez pas vengeance d'une pareille violation de la paix, si vous ne punissez pas Renard selon la sentence des juges, il en rejaillira sur vos descendants une honte éternelle!

— Par Dieu! vous dites vrai, s'écria Isengrin. Seigneur, si Renard était mort, ce serait un grand bonheur pour nous. Que le Ciel me protège! car si on lui pardonne ce nouveau crime, on le verra dans un mois insulter celui d'entre nous qui s'y attend le moins!

A ces paroles, Grimbert-le-Blaireau, neveu du Renard, se leva en bondissant, et s'écria d'une voix courroucée :

— Seigneur Isengrin, c'est chose connue et passée depuis longtems en proverbe, *que bouche ennemie loue rarement.* Mais écoutez ce que je dis ici! Je voudrais-moi, que celui qui a fait le plus de mal à autrui, fut pendu par le cou à un arbre comme un larron. Oui, Seigneur Isengrin, si vous voulez souscrire à la proposition que je vous fais ici, j'y donnerai volontiers la main, et mon oncle ne s'y refusera pas pour ce qui le concerne.... c'est que celui de vous deux qui aura commis le plus de mal paie une amende à l'autre!....

Mon oncle lui ne vient pas se plaindre, mais s'il était bien en cour et dans les bonnes grâces de sa Majesté, celle-ci n'approuverait assurément pas votre conduite, Seigneur Isengrin, et elle vous réprimanderait vertement aujourd'hui pour lui avoir fait jadis maintes blessures avec vos dents aigues, quand il n'était pas en état d'en tirer vengeance.

— Est-ce ton oncle qui t'a appris à mentir aussi effrontément? s'écria Isengrin.

— Je ne mens pas! Vous avez souvent trompé mon oncle d'une manière infâme et de plus d'une façon! Un jour vous lui avez volé certaine plie qu'il vous jeta d'une charrette que vous suiviez à distance; vous avez avalé à vous tout seul le superbe animal, et vous vous en êtes rempli la bedaine; .... le nierez-vous? Vous ne lui en avez pas laissé le moindre morceau, si ce n'est une arête que vous lui avez donnée par la raison toute simple que vous n'en vouliez pas.

Vous lui avez encore volé un superbe et succulent quartier de lard sur lequel vous avez fait main basse, et lorsque Renard s'avisa de vous en demander sa part, vous lui répondîtes en le raillant : je suis tout disposé à vous l'accorder Renard, mon beau jeune homme; .... rongez la baguette qui a servi à suspendre le lard, ... elle est couverte de graisse! Mon oncle ne retira ainsi presque aucun profit de la prise de ce morceau de lard qu'il paya fort cher, vu qu'on s'empara de sa personne et qu'on l'enferma dans un sac.

Tels sont, Sire, les déboires et les souffrances que lui a fait essuyer Isengrin, et je pourrai vous citer encore plus de cent traits de sa perfidie.

Messeigneurs, les preuves que je viens de vous donner ici, vous paraissent-elles suffisantes? Quant à la fameuse injure qu'Isengrin prétend avoir reçue dans la personne de sa femme, vous saurez que celle-ci a toujours aimé

Renard qui a eu également de l'affection pour elle, et quoiqu'elle n'en convienne pas, j'ose affirmer qu'il y a sept ans que Renard est au mieux avec elle. Mais qu'importe après tout que la belle Hirsinde ait eu le tort de se prendre d'amitié pour Renard, la chose n'a pas eu de suites fâcheuses, et dès-lors on ne saurait en faire un reproche à ce dernier *.

Quant à la plainte du Sieur Couart-le-Lièvre, ce n'est vraiment qu'une bulle d'air! Puisqu'il ne récitait pas bien son *Credo*, Renard, qui était son maître, n'était-il pas en droit de battre son élève? Il y aurait de l'injustice, ma foi, à prétendre le contraire.

Courtois se plaint ici au sujet d'une andouille qui lui aurait été soustraite un certain hiver; mais il ferait beaucoup mieux de n'en rien dire, car vous le savez, cette andouille provenait de vol : *male quæsite, male perdite*... c'est justice que chose acquise illicitement soit perdue de même. Qui blâmera Renard de s'être emparé d'un objet volé? Personne assurément, à moins de n'avoir aucune notion du juste et de l'injuste.

Renard est un parfait honnête homme. Depuis que le Roi a publié son ban, et a fait proclamer la paix, il est à ma connaissance qu'il a vécu comme un hermite, comme un solitaire. Figurez-vous qu'il porte sur la peau un cilice, et de toute l'année il n'a mangé d'aucune espèce de viande. C'est lui-même qui l'a dit à quelqu'un qui l'a rencontré hier!... Il s'est retiré dans son manoir de Malcrois (*Maupertuis*) où il habite un hermitage qu'il y a construit. Je puis affirmer qu'il n'a d'autres ressources que ce qu'il reçoit de la charité publique. Il est blême, et maigre de souffrance, de faim et de soif, et au moment où je vous parle, il jeûne rigoureusement pour l'expiation de ses fautes.

Mais tandis que Grimbert discourait de la sorte, ne voilà-t-il pas que, tout-à-coup, on voit descendre de la montagne Canteclair, amenant sur une civière une poule morte, du nom de Coppe, et qui avait été saisie à la gorge par Renard qui lui avait enlevé la tête d'un coup de dent!

Le Roi avait maintenant à examiner cette nouvelle affaire.

Canteclair marchait en tête de la civière en battant des ailes, et de chaque côté on voyait un coq d'illustre lignée. L'un portait le nom de *Cantart*, nom

* Nous avons cru devoir modifier ici quelques expressions un peu trop libres.



qui fut jadis donné au bon coq de Dame Alente; l'autre, si je ne me trompe, s'appelait le fameux *Craiant*, le plus bel animal qui se trouvât entre la Bretagne et la Pologne. C'étaient les deux frères de Coppe : ils portaient chacun un long cierge allumé; on les entendait crier sans cesse : malheur ! malheur ! malheur *! et se lamenter douloureusement sur le sort de leur pauvre sœur. — *Pinte* et *Sprote* portaient la civière; toutes deux étaient profondément affectées du trépas de leur sœur, et le bruit de leurs gémissements se répandait au loin.

Le cortège arriva dans l'enceinte, et Canteclair monta aussitôt à la tribune.

— Seigneur Roi, dit-il, au nom de Dieu et de la justice ! ayez pitié des maux que Renard m'a fait endurer ainsi qu'à mes pauvres enfans ici présents, et qui certes n'avaient rien fait pour s'attirer un pareil traitement.

Au commencement d'avril, à l'époque où l'hiver avait fui, et où l'on voyait les vertes campagnes se couvrir de fleurs, j'étais heureux et fier de ma nombreuse postérité. Je comptais huit fils, et sept jeunes filles qui paraissaient si heureux de vivre, et que la sage Rode m'avait donnés de sa dernière couvée. Ils étaient gras et robustes, et ils prenaient leurs ébats dans un parc magnifique entouré de murs, et à l'intérieur duquel se trouvait une grange gardée par une meute de chiens qui entamèrent vigoureusement la peau de plus d'un animal. — Mes enfants vivaient en parfaite sécurité, et Renard enrageait de les voir si bien entourés qu'il ne pouvait en attraper un seul. Ce méchant voisin rôdait sans cesse autour du mur et nous dressait des piéges; mais lorsque les chiens l'apercevaient ils aboyaient après lui de toute leur force. Un jour entr'autres, ils fondirent sur lui près du bord du fossé, et il reçut en partie la punition de ses vols et de ses rapines, car ils étrillèrent joliment sa peau. Il se sauva par ruse (ce dont Dieu le maudisse), et nous en fûmes de la sorte débarrassés pour longtems.

Mais dernièrement, Sire, ce voleur sanguinaire m'apporta des lettres auxquelles était suspendu votre sceau. Je crus comprendre, en les lisant, que

* Lorsqu'une plainte en assassinat avait lieu, les parents de la victime criaient trois fois soit *wee* (malheur), soit *wraek* (vengeance), ou bien *wapen* (cri de vengeance qu'on peut traduire par malédiction), et trois fois on brandissait le glaive. Voyez *Oude Friessche Wetten*, p. 271, et Grimm, *Rechtsaltert*, p. 878, cités par M. Willems.



votre majesté avait ordonné que la paix régnât entre tous les animaux, voire même entre les oiseaux. Il me conta encore d'autres nouvelles, il me dit qu'il s'était fait hermite, et comme quoi il s'était infligé de rigoureux châtiments pour l'expiation de ses nombreux péchés. Il me fit voir son bourdon ainsi que l'habit de pélerin qu'il avait apporté d'Elmare *, et sous lequel il avait une haire des plus dures.

— Seigneur Canteclair, ajouta-t-il, vous pouvez désormais vivre sans vous inquiéter à mon sujet; j'ai renoncé, par devant l'autorité ecclésiastique, à tout repas de chair, même à la graisse; je commence à me faire vieux, je dois songer au salut de mon âme, et je veux vous recommander à Dieu!.. Je me rends maintenant à ma besogne, car je dois encore dire aujourd'hui Sexte, None et Vêpres **. — A ces mots, il prit congé de moi, et s'en alla le long d'une haie en récitant le *Credo*.

Tout joyeux et libre de crainte, j'allai trouver mes enfants. J'etais tellement rassuré que je fis sortir toute ma couvée, sans la moindre méfiance, de l'enceinte du mur. Il m'en arriva malheur, car le rusé coquin de Renard, se glissant à travers la haie, nous avait barré le chemin de la porte, et aussitôt qu'il aperçut mes enfants, il fondit sur l'un d'eux et l'emporta dans sa tanière... Ce fut une véritable calamité pour moi, car dès que sa bouche gloutonne eût goûté d'un des nôtres, ni gardes, ni chiens ne purent l'éloigner ni nous défendre.

Seigneur, je vous en conjure, prenez pitié de mes infortunes. Depuis cette époque, Renard nous a tendu, jour et nuit des piéges, et m'a enlevé mes enfants. C'est au point que de quinze qu'ils étaient, il ne m'en reste plus que quatre, tant ce cruel animal en a dévoré!... Hier encore, les chiens lui arrachèrent l'illustre Coppe que vous voyez étendue sur cette civière. Mon doux Seigneur, je vous adresse ces plaintes, l'âme navrée de désespoir; je vous en conjure, laissez-vous attendrir par mon malheur!...

Le Roi prit la parole :

* Elmare était une prévôté dépendante de St-Pierre à Gand ; elle était située sur les limites de la Flandre et de la Zélande. Sa fondation date de 1144, et elle fut submergée en 1424. Voyez Sauderus, *Flandria illustrata*, t, I, p. 252, 283, cité par J. F. Willems.

** D'après les variantes.



— Blaireau-Grimbert, il paraît que votre oncle l'hermite s'est soumis à un jeûne bien rigoureux!.. Si je reste encore une année en vie, il s'en ressentira! Quant à vous, Seigneur Canteclair, écoutez :... A quoi bon prolonger ces tristes discours? Votre fille (que Dieu lui soit propice!) est là étendue devant nous; il ne convient pas qu'elle soit exposée ici plus longtems, car le Ciel la réclame. Nous chanterons les Vigiles, et nous porterons le corps en terre avec cérémonie. Nous examinerons ensuite et nous déciderons avec les Seigneurs ici présents, quel châtiment il convient d'infliger à Renard pour ce nouveau meurtre.

Noble ordonna en conséquence que tous, jeunes et vieux, entonnassent les Vigiles.

Ses ordres furent aussitôt exécutés, et l'on entendit retentir au loin le *Placebo Domino*, et les autres versets qui appartiennent à ce chant. Je pourrais même dire (mais ce serait par trop long) qui chanta le verset des morts, et qui récita la prière des agonisants.

Les Vigiles terminées, on conduisit Coppe vers une tombe, artistement construite en marbre poli au milieu du gazon et à l'ombre d'un tilleul. L'inscription qu'on lisait sur la pierre qui recouvrait le sépulcre, faisait connaître qui s'y trouvait enterré. Or, voici en quels termes elle était conçue :

Ci-gît Coppe qui savait si gentiment gratter la terre : elle fut égorgée par Renard qui traita on ne peut plus cruellement sa race....

Aussitôt après l'enterrement, le Roi assembla ses *Conseillers*, et leur demanda ce qu'il convenait de faire pour venger ce grand forfait. Tous furent d'avis qu'il convenait que Sa Majesté fit sommer Renard de se rendre à la cour, et qu'on lui signifierait que, sous aucun prétexte, il ne pouvait se soustraire à cet ordre.

Le Roi embrassa incontinent cet avis, et s'adressa en conséquence à l'Ours en ces termes :

— Seigneur Brun, je vous ordonne, en présence de ces illustres Seigneurs, de remplir cette mission. Mais, je vous en prie, soyez prudent; il faut être sur vos gardes de crainte de trahison, car Renard est rusé et méchant. Il



emploiera les supplications et le mensonge, il cherchera à vous tromper par de fausses et belles paroles, et, s'il le peut, par Dieu, il vous couvrira d'opprobre!..

— Sire, reprit l'Ours, soyez sans crainte. Que le Ciel me maudisse si Renard me fait le moindre outrage, et si je ne l'en punis pas! Il serait le plus attrapé.... ainsi n'ayez nul souci à mon égard.

A ces mots, Brun prit congé du Roi pour se rendre au lieu où l'attendait une cruelle mésaventure.



2.

ARRIVÉE DE BRUN A MAUPERTUIS. — BRUN EST INDIGNEMENT JOUÉ PAR SON NEVEU, ET PEU S'EN FAUT QU'IL NE PERDE LA VIE.

Voilà donc notre Brun en route, le cœur libre de toute crainte. Il ne redoutait aucun outrage de la part du Renard, car il lui paraissait impossible que quelqu'un fut assez téméraire pour s'en prendre à lui.

Au détour d'une forêt, il traversa au pas de course un désert, où l'on voyait une infinité de sentiers qui se croisaient en sens divers : ils y avaient été pratiqués par Renard qui sortait souvent du bois pour chasser. Cette plaine aride aboutissait à une haute montagne que Brun devait traverser, par le milieu, pour arriver à Maupertuis. Renard possédait plusieurs résidences, mais le manoir de Maupertuis était sa meilleure forteresse : c'était là qu'il se retirait, lorsqu'il avait quelque danger à redouter.

L'Ours marcha jusqu'à ce qu'il eut atteint Maupertuis. Ayant découvert la porte par laquelle Renard avait l'habitude de sortir, il alla s'asseoir, sur sa queue, devant la barbacane, et s'écria :

— Renard, es-tu céans? Je suis Brun, l'envoyé du Roi.... Il a juré ses grands Dieux de te faire rouer, si tu ne te rends à la cour, et si je ne réussis pas à t'amener, pour que l'on te juge, et que tu prennes l'engagement de vivre dorénavant en paix. Renard, crois-moi, suis mon conseil, viens avec moi à la cour.

Renard était, selon son habitude, couché devant sa porte, et se chauffait au soleil. Ces paroles arrivèrent jusqu'à lui, et il reconnut aussitôt Brun. Son premier mouvement fut de se réfugier dans le reduit le plus obscur de sa tannière, et là il se mit à réfléchir par quel expédient il pourrait se défaire



de ce gros glouton de Brun, sans compromettre son propre honneur.

Il lui répondit, en se tenant à distance :

— Seigneur Brun, mon doux ami, je vous remercie de vos bons conseils! Mais il vous a rendu un bien mauvais service celui qui vous a fait faire tout ce chemin, et gravir cette énorme montagne.... Je comptais me rendre à la cour, quand bien même vous ne m'en auriez pas donné le conseil; mais j'ai le ventre tellement gonflé pour avoir mangé d'une nourriture nouvelle, que je crains infiniment que je ne serai pas en état d'y aller.

— Mais Renard, qu'as-tu donc mangé?

— Hélas! j'ai fait, je vous assure, bien maigre chère, Seigneur Brun!.... Il n'en est pas d'un pauvre diable comme d'un Comte, et vous savez bien que c'est le cas chez moi. Que voulez-vous, tout pauvres que nous sommes, nous devons manger; mais si nous avions mieux, nous ne toucherions certes pas à ces mets là.... Ce sont des rayons de miel frais qui me causent cette grave indisposition. Je suis forcé de m'en nourrir, quand je ne parviens pas à me procurer autre chose; mais, chaque fois que j'en prends, je suis fortement incommodé!

— Mort-Dieu! mon cher Renard, tu dédaignes le miel?... Mais le miel est un excellent festin, que j'estime et que j'aime pardessus tout! Tâche donc de m'en faire avoir, et je t'aimerai tant que je vivrai, noble Renard, mon doux neveu,... oh! tâche donc de m'en procurer!

— Vous en procurer, Brun! mais apparemment vous vous moquez de moi!

— Mais je serais fou si j'agissais ainsi... je te jure que je suis incapable de le faire.

— Brun, vous l'aimez donc? S'il en est ainsi, dites le moi;... si le miel vous fait plaisir, je vous en soulerai; je vous en procurerai en telle quantité que vous ne le consommeriez pas, fussiez-vous à dix! Je désire de la sorte mériter votre reconnaissance.

— A dix! mais comment cela? Ne dis donc pas de ces choses Renard... Quant à moi, je puis t'assurer que si j'avais devant moi tout le miel qui se trouve d'ici au Portugal, je l'avalerai en une seule fois.

— Que contez vous là Brun?... Tout près d'ici, demeure un villageois, nommé Lamfroit, qui possède tant de miel que je vous défie de le manger en

sept ans! Et ce miel, Seigneur Brun, je prends l'engagement de le mettre en votre pouvoir, si vous voulez m'être favorable et plaider ma cause à la cour.

L'Ours se laissa prendre à ces mensonges. Il s'approcha de Renard, et lui donna l'assurance qu'il serait, en tous lieux, son ami et son fidèle compagnon, s'il voulait bien lui procurer l'occasion de se rassasier de miel.

Le rusé Renard se mit à rire, et lui répondit :

— Brun, illustre héros! plût à Dieu que je fusse aussi certain d'un succès heureux, que vous pouvez être sûr de posséder le miel, quand bien même vous en voudriez sept tonnes!

Ces paroles caressèrent si délicieusement les oreilles de l'Ours, qu'il se mit à rire aux éclats.

— Mon ami Brun, se dit Renard en lui-même, donne décidément dans le panneau, et, si je ne me trompe, je le laisserai encore aujourd'hui en tel lieu où il n'aura pas grande envie de rire.

Il sortit en conséquence de sa tannière, et s'adressa à l'Ours en ces termes :

— Mon oncle Brun, mon cher compagnon, soyez le bien venu!... Mais sachez que si vous tenez à profiter de mon offre, il ne vous faut pas demeurer ici davantage; suivez-moi, je prendrai le devant; nous irons par ce sentier tortueux, et vous pourrez encore vous rassasier de miel aujourd'hui.... Oui, si les choses s'arrangent selon mes désirs, vous en trouverez encore aujourd'hui autant que vous pourrez en supporter.

En lui donnant cet avis, le rusé faisait allusion aux coups qui l'attendaient; mais le pauvre Ours ne comprenait rien à ce langage de Maître Renard, qui allait lui enseigner à voler du miel qu'il payerait bien cher.

Tout en discourant de la sorte, Renard arriva avec son compagnon près de la cour de Lamfroit.

Voulez-vous savoir maintenant ce que c'était que ce Lamfroit?.. C'était, s'il faut s'en rapporter à ce que l'on en disait, un charpentier de grand renom, qui avait amené dans sa cour un chêne de la forêt, dans le but de le fendre dans toute sa longueur. Déjà il y avait enfoncé deux coins, ainsi que cela se pratique chez les charpentiers, et l'arbre présentait une large ouverture, ce qui réjouit singulièrement Renard.

Il dit à Brun en riant :

— Voici votre affaire ; mais faites bien attention ! Cet arbre contient une énorme quantité de miel ; essayez de le faire passer dans votre gosier et dans votre ventre. Toutefois ne soyez pas trop avide ; quoique vous trouverez ces rayons de miel délicieux, mangez-en avec modération, afin de ne pas vous rendre malade, car je serais déshonoré et perdu s'il vous arrivait quelque malheur, mon doux oncle !

— N'aie aucune inquiétude, répondit Brun ; me crois-tu aussi imprudent?.. La modération convient en toutes choses..

— Vous avez raison, riposta Renard ; j'ai tort d'avoir des craintes. Approchez, mon oncle, et tâchez de pénétrer dans l'intérieur de l'arbre.

Brun ne songeait qu'au délicieux festin qui l'attendait, et eut la bêtise d'enfoncer la tête dans la fente, jusque pardessus les oreilles, de même que ses pattes de devant....

Renard réunit aussitôt toutes ses forces ; il parvint à faire sauter les deux coins, et voilà que l'Ours, qui s'était promis un fameux régal, fut pris dans l'arbre.

C'est ainsi que ce scélerat de neveu parvint à attraper son oncle, de façon que ni la force ni l'adresse ne pouvaient le dégager, et la tête du malheureux demeura comprimée dans l'arbre.

Que pouvait faire Brun dans une pareille situation ? Sa force et son courage ne lui étaient d'aucun secours.... Il s'aperçut qu'il était joué, et il se mit à crier, à pousser d'affreux rugissements ; mais il était si fortement pris que tous ses efforts étaient inutiles, et qu'il croyait bien qu'il n'en échapperait pas.

Quant à Renard, il s'était retiré un peu à l'écart, et il vit accourir Lamfroit, portant sur l'épaule une cognée bien effilée et une hache.

Mais écoutez comment le coquin se moquait encore, pardessus du marché, de son malheureux oncle :

— Seigneur Brun, lui cria-t-il, vous allez avoir de quoi apaiser votre faim ! Voici venir Lamfroit qui vous versera à boire... Lorsqu'on a mangé on doit nécessairement se désaltérer !

Cela dit, Renard s'en retourna à son château de Maupertuis, sans prendre congé de son parent.

Lamfroit découvrit Brun, et s'aperçut aussitôt qu'il était pris. Notre homme ne perdit pas son tems; il courut, en toute hâte, chercher du renfort au village voisin, où il conta à tout le monde comme quoi un Ours se trouvait prisonnier dans sa cour.

Une foule immense se mit bientôt en marche avec lui... Il ne resta au village ni homme ni femme: tout ce qui pouvait se tenir sur les jambes courut aider à tuer l'Ours. L'un était armé d'un balai, l'autre d'un fléau; celui-ci d'un rateau, celui-là d'un pieu, selon ce qu'ils avaient en main en quittant le travail. Il n'y eut pas jusqu'au curé qui ne fut muni d'un bâton d'étendard-à-croix que le sacristain ne lui avait donné toutefois qu'à regret. Quant à ce dernier, il portait une bannière qui pouvait lui servir à frapper d'estoc et de taille. La femme du curé, appelée Julocke, accourut avec une quenouille toute garnie de lin. Enfin Lamfroit armé d'une hache aigue marchait en tête de la bande.

Quoique Brun souffrit horriblement, il redoutait pour lui un malheur plus grand encore. Aussi se décida-t-il à faire un effort désespéré, lorsqu'il entendit tout ce vacarme .. Il fit un bond tellement violent qu'il s'enleva la peau de la face, et après beaucoup d'efforts et de souffrances, il réussit à dégager sa tête, mais il perdit une oreille et une partie de ses joues.

Qu'on se figure dans quel affreux état il devait être! .. Jamais Dieu ne créa animal aussi horrible! Mais ce ne fut pas tout... pour dégager ses pattes, il fut forcé d'en sacrifier la peau et les griffes. Ce n'est qu'au prix de ces tortures qu'il recouvra la liberté; mais un plus grand déshonneur pouvait-il l'atteindre!... Ses pattes lui faisaient si mal, qu'il pouvait à peine se traîner, et le sang qui inondait ses yeux l'empêchait d'y voir : il n'osait ni demeurer en place, ni prendre la fuite.

Il aperçut, dans la direction du midi, Lamfroit qui accourait, et le curé qui le serrait de près. Le sacristain, armé de sa bannière, arrivait ensuite; il était suivi de tous les habitants du village, les jeunes pêle-mêle avec les vieux, et la marche était fermée par de vieilles guenons qui se traînaient clopin-clopant, et auxquelles il restait à peine une dernière dent.

Que chacun se tienne sur ses gardes, car celui qui est dans la peine ou dans le malheur, se met tout le monde à dos... Brun ne s'en apercevait que trop : tel



menaçait maintenant sa peau, qui n'aurait osé bouger s'il avait été en liberté!

L'infortuné fut horriblement maltraité. L'un le frappait, l'autre le piquait; celui-ci le battait, celui-là lui lançait tout ce qui lui tombait sous la main; mais Lamfroit était le plus acharné. — Un certain *Lottram* aux grands pieds, était armé d'un bâton pointu, avec lequel il tâchait de lui crever les yeux. *Vulemaerte*-à-l'œil-perçant, l'excitait avec un pieu; *Abelquac* et la femme *Bave* étaient tombées sous les pieds de la foule, en se chamaillant pour un morceau de bois; *Ludmoer*-au-long-nez, avait fixé un gros plomb à une corde, et tournait sans cesse autour de l'Ours en l'accablant de coups; mais *Ludolf*-aux-doigts-crochus, était plus acharné encore, car excepté Lamfroit, c'était le personnage le plus important de l'endroit. Il était né à *Absdale* *, et il avait, comme on sait, pour père *Hugelin*-le-bancal, et pour mère la femme *Ogernen*, fabricante de lanternes en bois!

Plusieurs autres individus encore, trop nombreux pour que je puisse les nommer, maltraitèrent si horriblement Brun, que le sang lui découlait par tout le corps. Le malheureux fit une recette à laquelle tous les assistants contribuèrent. Le curé lui asséna coup sur coup avec la crosse de la croix, et le sacristain l'attaqua rudement avec sa bannière.

Lamfroit s'approcha finalement avec sa hache bien effilée, et lui en porta un coup si violent à la nuque, que Brun en fut tout étourdi, et se lança d'un seul bond entre la rivière et la haie, précisément au milieu d'une troupe de vieilles guenons, et il en fit dégringoler cinq dans la rivière, qui était passablement profonde et large en cet endroit.

La femme du curé était du nombre.... ce qui ne réjouit guère celui-ci. Dès qu'il la vit à l'eau, l'envie de frapper Brun lui passa.

— Mes bons paroissiens, s'écria-t-il, voyez flotter là-bas mon épouse Julocke avec ses fuseaux et sa quenouille! Volez à son secours!... à celui qui la sauvera, j'accorde durant an et jour, indulgence plénière pour toute espèce de péchés!...

Tout le monde abandonna l'infortuné Brun, qui était à moitié mort, pour courir avec des cordes et des crochets, au lieu qu'indiquait le curé!...

* Absdale, *Abbatis-Vallis*, situé près de Hulst. Voyez Sanderus, *Flandria illustrata*, t. 3, p. 258, cité par J. F. Willems.

Mais tandis qu'on était occupé à sauver la femme, l'Ours gagna la rivière, et tâcha de se sauver au plus vite à la nage. — Grande fut la fureur des paysans, lorsqu'ils virent que le prisonnier leur échappait, et qu'ils ne pouvaient plus l'atteindre. La rage dans le cœur, ils cotoyèrent la rivière en l'accablant d'invectives; mais il atteignit heureusement l'endroit où le courant était le plus rapide.

Durant qu'il flottait ainsi sur l'eau, Brun conjurait le Ciel de maudire à jamais l'arbre dans lequel il avait laissé son oreille, et une partie de ses joues! Il maudit également Renard, ce perfide et méchant animal, qui était cause qu'il avait engagé sa barbe brune si avant dans le chêne. Lamfroit vint à son tour, pour tous les coups qu'il lui avait administrés, et qui le faisaient horriblement souffrir. — Il était déjà à un demi mille de l'endroit où les paysans s'étaient arrêtés, qu'il continuait encore ses malédictions!... Souffrant, exténué et couvert de sang, il pouvait à peine se tenir sur l'eau;... il se dirigea vers la terre, et parvint à se traîner sur la rive.

De la vie vous n'avez vu quelqu'un, homme ou animal, dans un état aussi horrible!... Il était là couché comme un misérable, gémissant, battant des flancs... et la cause de toutes ces souffrances, c'était le Renard!

Mais écoutez ce que le scélerat s'était, entretems, permis de faire :

Avant de quitter la terre de Lamfroit, il avait volé dans la bruyère une belle poule qu'il emporta au sommet d'une montagne, située loin de la route et suffisamment isolée. Ce lieu lui convenait parfaitement; il n'avait pas à craindre de s'y voir inquiéter ou enlever sa proie.

Lorsqu'il eut avalé le poulet jusqu'aux plumes, il descendit vers la plaine par un chemin souterrain. — Il avait le ventre bien rempli, et il faisait passablement chaud; il courut si vite qu'il avait les joues couvertes de sueur. Il se dirigea en conséquence vers la rivière pour se rafraîchir, et il était on ne peut plus joyeux, car il espérait que Lamfroit aurait bien certainement abattu l'Ours, et l'aurait emporté chez lui.

— J'ai eu du bonheur, se dit-il en lui-même; je suis parvenu à me défaire de celui qui m'aurait le plus nui à la cour. J'ai droit de me réjouir, mais je ne veux pas me plaindre ni lui porter rancune.

Comme Renard se livrait à ces réflexions, il jeta les yeux au fond



de la vallée, et il découvrit soudain Brun qui était couché sur la rive! A cette vue, le dépit et la douleur vinrent remplacer sa joie.

— Lamfroit, s'écria-t-il, que ton âme soit maudite! Tu es plus imbécile qu'un porc! Lamfroit, plus infâme qu'un enfant de *voleur*, * voilà un coup qui ne te fait pas honneur! Comment as-tu laissé échapper cet Ours que je t'avais livré? Oh! que de friands morceaux il y avait là, et qui sont certainement convoités par plus d'un individu... Oh! vilain magot de Lamfroit, quelle magnifique peau d'ours tu as perdu aujourd'hui, et cependant elle ne pouvait t'échapper!

Renard interrompit ses invectives, et s'approcha du chemin pour voir dans quelle situation était Brun. Lorsqu'il vit que le pauvre Ours était là gisant, couvert de sang, tout meurtri et malade, il éprouva une grande joie, et il se mit à le railler.

— Seigneur prêtre, Dieu vous garde! connaissez-vous Renard-le-Ribaud? voulez-vous le voir? le voici... ce malin matois à la barbe rousse, cet infâme maraud. Dites-moi, mon Père, mon excellent ami, quel est votre Supérieur? dans quel ordre comptez-vous entrer, car je vous vois un chaperon rouge? Êtes-vous Abbé ou Prieur? Savez-vous qu'il vous a frisé les oreilles de bien près, celui qui vous a fait cette tonsure? Vous avez perdu votre toupet!... je crois ma parole que vous allez chanter les complies ou votre office, car je vois que vous avez ôté vos gants!

Brun fut péniblement affecté de ces railleries dont il ne pouvait tirer aucune vengeance; il lui semblait que son cœur se brisait. Il se jeta de nouveau à la rivière pour échapper aux sarcasmes de ce traître; puis il se laissa entraîner au loin par le courant, et fut se coucher dans le sable.

* Le terme flamand est encore plus énergique.

3.

RETOUR DE BRUN A LA COUR ET COLÈRE DU ROI. — TIBERT-LE-CHAT EST ENVOYÉ POUR SOMMER RENARD UNE DEUXIÈME FOIS. — COMMENT LE PAUVRE TIBERT EST MALTRAITÉ PAR RENARD.

Mais comment ce malheureux Brun retournera-t-il à la cour? Pour tout l'or du monde, il lui était impossible de s'y rendre à pied, car il avait été par trop serré dans le chêne où il venait de perdre ses griffes, et la peau de ses pattes de devant. Il ne savait vraiment comment s'y prendre pour se rendre auprès du Roi.

Écoutez maintenant de quelle façon il exécuta ce voyage.... Il se mit sur son derrière et tâcha (non sans rougir beaucoup), de glisser sur sa queue. Quand la fatigue devenait par trop grande, il se roulait, pendant quelque tems, sur lui-même.... C'est ainsi qu'il fit plus d'un mille avant d'arriver à la cour.

Lorsqu'on découvrit dans le lointain, Brun approchant dans cet étrange équipage, plus d'un Seigneur ne sut que faire de cet objet qui s'avançait ainsi en roulant sur lui-même.

Le cœur du Roi fut navré de douleur quand il reconnut l'Ours.

— C'est Brun, mon fidèle serviteur, s'écria-t-il; il doit être mortellement blessé, car il a la tête couverte de sang!... Grand Dieu! qui peut l'avoir défiguré aussi horriblement!

Entretems, l'Ours s'était approché de manière qu'il put adresser ses plaintes au Roi; il s'arrêta,... soupira profondément, et dit :

— O Roi, mon noble Maître, au nom de votre honneur, vengez-moi du perfide Renard; c'est par la ruse de ce méchant animal que j'ai perdu mes

belles joues et mes oreilles; c'est lui qui m'a mis dans l'état affreux dans lequel vous me voyez!

— Que je sois damné! répliqua Noble, si je ne tire pas vengeance de ce crime.

Il appela ensuite, chacun par son nom, les Seigneurs les plus considérés de sa cour, et leur ordonna de se rendre en son conseil.

On délibéra aussitôt sur la question de savoir comment il convenait, dans l'intérêt de l'honneur de Sa Majesté, de punir l'attentat commis par Renard.

La majorité fut d'avis, si toutefois le Roi daignait y consentir, que l'on sommerait une seconde fois Renard de comparaître, afin qu'il eût à répondre des accusations qui s'élevaient contre lui. On proposa ensuite de charger Tibert-le-Matou de cette mission : Tibert n'était à la vérité qu'un faible animal, mais il était rempli d'adresse.

Le Roi approuva ce conseil, et s'adressa en ces termes à Matou :

— Maître Tibert, mettez-vous en route, et faites en sorte de ne pas revenir sans Renard. Plus d'un Seigneur assure que si Renard en veut aux autres animaux, il a au contraire en vous tant de confiance, qu'il suit toujours vos conseils. — Du reste s'il s'obstine à ne pas se rendre ici, il s'en repentira : on le sommera une troisième fois à la honte de tous les siens!... Allez, Tibert, et répétez lui mes paroles.

— Hélas! Sire, répondit Tibert, je ne suis qu'un pauvre hère, un faible animal. Le Seigneur Brun qui est robuste et habile, n'a pu venir à bout de Renard, après cela comment m'y prendrai-je, moi?

— Vous êtes sage et instruit, répliqua le Roi, et quoique vous ne soyez pas de grande taille, il en est plus d'un qui exécute, à l'aide de la ruse et de l'adresse, ce qu'on ne pourrait faire par la force.

— Que le Ciel fasse donc en sorte que je réussisse, répondit Tibert! Je vais entreprendre un voyage qui me cause beaucoup de soucis. Dieu veuille que j'en revienne sans accident!

Le Matou se mit aussitôt en route pour exécuter ce triste et dangereux voyage. Chemin faisant, il aperçut l'oiseau de St.-Martin * qui dirigeait

* L'oiseau de St-Martin : le *Corbeau* ou, selon quelques-uns, l'*Oie*, dit M. Willems. Nous savons que c'est l'opinion accréditée, mais elle nous parait très contestable, car les oiseaux de

son vol de son côté. Cet événement le rendit tout joyeux, et il s'écria :

— Que Dieu te protège, noble oiseau! dirige tes ailes vers moi, et passe à ma droite.

L'oiseau vola vers une haie où il avait envie de déposer ses œufs, et passa à la gauche de Tibert. La rencontre ne lui parut pas d'heureux augure. Si l'oiseau eut pris sa droite, il eut cru au bon succès de l'entreprise, mais il était maintenant entièrement désespéré. Cependant il tâcha de se rassurer, et de faire bonne contenance comme s'il n'avait eu nul souci.

Il courut jusqu'à ce qu'il eut atteint Maupertuis, où il trouva Renard installé dans une superbe habitation.

— Seigneur, dit-il, que le Tout-Puissant vous bénisse ce soir! Je viens vous avertir que le Roi a juré votre mort, si vous ne me suivez pas à sa cour.

— Tibert, vaillant héros, mon cher neveu! Puisse le Ciel vous accorder gloire et puissance, je vous le souhaite de tout mon cœur.

Comme Renard s'y entendait à merveille pour débiter de belles choses! Mais lorsqu'il vous adressait de douces paroles, il avait le mensonge dans le cœur : Tibert en fit l'expérience avant la fin de son message.

— Mon neveu, ajouta-t-il, vous passerez la nuit dans mon manoir; puis demain, à la pointe du jour, nous nous rendrons sans faute à la cour. Vous

cette espèce n'ont certes pas l'habitude de déposer leurs œufs dans les haies. — Qu'on nous permette d'observer que les naturalistes ont souvent suivi, dans leurs classifications, les noms populaires, et cela est surtout vrai en *Ornithologie*. Plusieurs oiseaux portent le nom de *Martin*, et tout le monde sait de quelle vénération l'*Alcyon* ou *Martin-pêcheur*, jouissait chez les anciens qui l'avaient consacré à *Thétis*. Ovide nous apprend que ces oiseaux avaient le don merveilleux de calmer les tempêtes.

Perque dies placidas, hiberno tempore septem
Incubat Alcyone pendentibus æquore nidis,
Littora tuta maris; ventos custodit et arcet
Æolus egressu præstatque nepotibus æquor.

Quant aux autres privilèges dont jouissait le *Martin-pêcheur*, on lui attribuait celui de prédire le beau et le mauvais temps, de garantir les étoffes de la morsure des insectes, de faire grossir les trésors, d'entretenir la concorde dans les familles, de communiquer à ceux qui le portent avec eux, la grâce et la beauté, etc. Voyez J. B. Salgues : *Des erreurs et des préjugés*, t. 3, p. 373. — L'oiseau de *St-Martin* dont il est question ici, ne serait-il pas tout bonnement le *Martin-pêcheur*, ou tel autre de la classe des *Martins* qui abondent chez nous?

saurez, Tibert, que de tous mes parents, vous êtes celui en qui j'ai actuellement le plus de confiance. Quant à Brun-le-Glouton qui est venu ici, il me fit si laide mine et me parut si redoutable que, pour mille marcs, je n'aurais pas consenti à faire route avec lui; mais avec vous, mon neveu, c'est différent; je m'engage à partir dès demain et aussitôt qu'il fera jour.

— Il me paraît, répondit Tibert, qu'il vaudrait mieux encore partir ce soir, plutôt que d'attendre jusqu'à demain. La lune éclaire la bruyère, et on y voit aussi bien qu'en plein jour. Chacun doit convenir que nous ne saurions avoir un temps plus favorable pour notre voyage.

— Vous êtes dans l'erreur, mon cher neveu! tel qui, nous rencontrant le jour, nous aborderait poliment et nous saluerait, ne nous témoignerait peut-être pas la même bienveillance la nuit... Je veux absolument que vous passiez ici la nuit.

— Mais si je reste, reprit Tibert, qu'aurons-nous pour souper?

— Je m'occuperai de cela, mon cher neveu, malheureusement tout est rare dans ce pays. Si cela vous tente, je puis vous offrir un rayon de miel, des plus exquis du reste... qu'en dites-vous?.. aimez-vous le miel?

— Je n'en fais aucun cas; n'avez-vous pas autre chose à m'offrir? Si vous pouviez seulement me procurer une souris bien dodue, je ne vous en demanderais pas davantage.

— Une souris bien dodue! mon bon neveu, s'écria Renard, que dites-vous! A deux pas d'ici habite un curé dont la grange en contient en grande quantité et des mieux nourries, ma foi! Il y en a tant, qu'on ne pourrait pas les transporter sur un chariot. A chaque instant j'entends le brave homme se plaindre qu'il ne peut en venir à bout.

— Mais Renard, y en a-t-il vraiment en si grande quantité? Grand Dieu! que ne suis-je actuellement en ces lieux.

— Dites-vous vrai Tibert?.. est-ce bien sérieusement que vous désirez des souris?

— Si j'en désire!.. mais Renard ne me parlez donc pas de la sorte; j'adore les souris pardessus tout! Ignorez-vous donc que c'est un mets plus succulent qu'un plat de venaison? Voulez-vous m'en procurer? Conduisez-moi là où elles se trouvent, et vous pouvez compter sur mon entier dévouement, eussiez-vous tué mon propre père, et exterminé toute ma famille!...

— Neveu, répondit Renard, je crois que vous plaisantez ?

— Pas le moins du monde, mon oncle, j'en atteste le Ciel !

— Si j'en étais bien sûr, Tibert, je vous en ferai avoir de quoi vous rassasier encore ce soir !

— Rassasier, mon oncle !... ce serait vraiment trop ;.. vous dites cela pour vous moquer de moi !...

— Du tout, je le jure par tout ce qu'il y a de sacré !

— Si j'avais là devant moi une souris bien grasse, je ne la donnerais pas pour un besant! *

— Venez donc avec moi sans perdre de tems ; je vous conduirai de ce pas à l'endroit où vous pourrez en manger tout votre soûl, durant que je vous attendrai.

— Volontiers, Renard ; à pareille condition je vous suivrai jusqu'à Montpellier !

— Eh bien ! partons, dit Renard, nous n'avons déjà perdu que trop de tems ici.

Tibert se mit donc en route avec son oncle Brun, et ils coururent sans prendre haleine, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la grange du curé. Les murs de cette grange étaient construits en terre, et Renard y avait pratiqué la veille une ouverture, par laquelle il avait enlevé un coq.

Martinet, le fils du curé, passablement irrité de ce vol, avait tendu au passage un lacet, afin d'attraper le larron, et de venger son coq. Le rusé Renard s'en était aperçu et dit au Matou :

— Mon neveu, glissez-vous dans ce trou ; pressez-vous, et ne perdez pas une seule minute ; exécutez votre tournée, et faites bonne provision. Ecoutez comme les souris crient!.. Lorsque vous serez entièrement rassasié, rejoignez-moi : je resterai ici devant le trou, et je vous aiderai à en sortir. Nous ne pouvons pas nous quitter ce soir, car nous devons nous rendre demain à la cour !.. Allez souper, Tibert, mais surtout ne restez pas trop tard ; tâchons de rentrer au logis à une heure décente, ma femme nous fera un excellent accueil.

— Oserai-je m'aventurer dans cette ouverture? qu'en pensez vous, mon

* Besant ou Bysant, monnaie d'or pur de 24 carats, qui fut frappée pour la première fois à Bysance. L'usage s'en répandit en Flandre et en France, dans le XIIe XIIIe siècles, à la suite des croisades. On croit qu'elle valait 50 francs de notre monnaie.

oncle, est-ce votre avis? Les curés s'entendent en malice ; je n'aime pas de m'attaquer à eux.

Comment, mon neveu, vous avez peur; mais d'où vous vient cette panique?

Tibert eut honte, et s'élança dans le trou qui lui fut bien fatal. En moins de rien un lacet lui serra fortement le cou! .. C'est ainsi que Renard maltraita son hôte.

Dès que le Matou se sentit pris de la sorte, il perdit la tête et se jeta en avant, mais le lacet se serra davantage. Force lui fut de crier, et il faillit s'étrangler. Il poussa des miaulemens si lamentables, que Renard les entendit de la rue où il se trouvait.

Mon neveu, lui cria-t-il, trouvez-vous les souris bonnes et grasses? Si Martinet se doutait que vous êtes à table, et que vous vous régalez d'un plat de venaison qui doit passablement peser sur votre estomac, il viendrait y ajouter la sauce!.. Martinet est ma foi un très gentil garçon!.. Mais Tibert vous chantez de plus belle... serait-ce l'usage à la cour du Roi? — Plût au Ciel que cet infâme larron, cet assassin d'Isengrin fut ici pour partager vos jouissances !...

C'est ainsi que Renard se réjouissait du malheur de son parent.

Cependant celui-ci continua à crier si fort, que Martinet s'éveilla en sursaut.

— Ah! ah! s'écria-t-il, Dieu merci! il paraît que j'ai posé le lacet à point donné. J'ai réussi, selon mes désirs, à attraper ce voleur de poulets; faisons lui payer le coq!

Sur ce, il courut en toute hâte vers le foyer pour avoir de la lumière, et il s'empressa d'éveiller ses père et mère, et jusqu'aux enfants.

— Hâtez-vous, s'écria-t-il, nous le tenons!... Et l'on vit accourir aussitôt tous les gens de la maison. Le curé lui-même ne voulut pas rester en arrière, et se jeta en bas du lit en chemise *.

Martinet, entretems, s'était approché de Tibert, et criait : arrivez, il est ici!

Le curé courut au foyer, et s'empara de la quenouille de sa femme Julocke; celle-ci prit un cierge d'offrande qu'elle alluma en toute hâte. Notre

* Nous avons modifié ici plusieurs expressions. C'est surtout dans cette scène, que la verve comique du poète pourrait offenser les oreilles un tant soit peu chastes.



curé courut sus avec sa quenouille, et le pauvre Matou reçut une furieuse volée de coups. Le digne homme n'avait que sa chemise, comme l'observa fort bien Tibert; mais il frappait d'une façon terrible, et les autres ne restaient pas en arrière.... Martinet saisit une pierre et lui creva un œil; le curé leva le bras pour lui donner le coup de grâce! Mais lorsque Tibert vit qu'il y allait de sa vie, il s'avisa d'un tour perfide qui tourna à la honte du prêtre : il tomba sur lui à coups de dents et de griffes, et lui fit à l'abdomen une blessure mortelle.

La femme fut au désespoir, et jura par l'âme de son père, qu'elle aurait voulu pour les offrandes de toute une année, que ce malheur et cet affront ne fussent pas survenus à son époux.

— Ce lacet était donc ensorcelé, s'écria-t-elle; vois mon cher fils Martinet, c'est le sang de ton père!... Ce malheur me coûtera cher, et fera mon désespoir et ma honte le reste de mes jours. Quand même il guérirait de cette blessure, il ne pourra plus être comme jadis aux petits soins près de moi!...

Renard se tenait toujours devant l'ouverture, et lorsqu'il entendit ces lamentations, il partit d'un éclat de rire tellement violent qu'il courut risque de se démettre la mâchoire.

— Allons! allons! ma brave femme, taisez-vous, lui dit-il d'un ton railleur!.. Séchez ces larmes, apaisez cette colère!.. quand bien même votre mari serait un peu moins galant à l'avenir, le malheur ne serait pas si terrible! Lorsqu'il sera rétabli, il fera, ma foi, ce qu'il pourra pour vous être agréable!...

C'est ainsi que Renard consolait Dame Julocke de l'affreux malheur qui venait de fondre sur elle.

Cependant la douleur fit évanouir le curé. Julocke, déployant toutes ses forces, le releva et le porta sur son lit. — Renard, de son côté, s'en retourna seul au logis, laissant le pauvre Matou dans des transes cruelles et en danger de mort.

Quoique celui-ci fut excessivement inquiet, lorsqu'il vit tout le monde entourer le malheureux curé qui gisait là tout ensanglanté, il se mit à l'œuvre et parvint, à l'aide de ses dents, à rompre la corde. Il se garda bien de perdre une minute : d'un saut il s'échappa par l'ouverture, et il gagna le chemin qui conduisait directement à la cour du Roi.



LE BLAIREAU EST ENVOYÉ POUR FAIRE UNE TROISIÈME SOMMATION A RENARD. — RENARD PREND LE PARTI DE LE SUIVRE A LA COUR, ET LUI FAIT CHEMIN FAISANT SA CONFESSION GÉNÉRALE. — A PEINE LA CONFESSION EST-ELLE TERMINÉE QU'IL RETOMBE DANS LE MAL. — ARRIVÉE A LA COUR.

Lorsque Tibert approcha de la cour il faisait déjà jour : le soleil était sur l'horison. Il arrivait clopin-clopant comme un pauvre moribond, tout meurtri des coups que le curé lui avait administrés, et dont il avait largement droit de se plaindre.

Quand Noble s'aperçut que le Matou avait perdu un œil, il éclata en menaces terribles contre l'infâme Renard. Il résolut de ne pas l'épargner plus longtems. Il réunit ses *Barons* et leur demanda ce qui lui restait à faire en présence des scélératesses du traître. On émit des avis différents sur la manière dont il convenait de mettre le coupable à la raison; mais finalement Grimbert-le-Blaireau, neveu de Renard, prit la parole :

— Messieurs, dit-il, les avis ne sont pas unanimes; mais quand même mon oncle serait encore plus coupable, il convient de se conformer aux règles de la justice, et de le citer trois fois comme l'on doit agir à l'égard de tout *homme libre* *. Si après cela il ne comparaît pas, il sera tenu comme

* On sait que, d'après les anciennes lois germaines, le *Contumax* (*Jactivus dans la Loi Salique*, tit. 54, art. 1) ne pouvait être condamné qu'après avoir été cité trois fois. L'*Ajourné* était tenu de comparaître, à moins d'une excuse valable (pour cause de maladie ou de service public), sous peine d'une amende qui était prononcée pour chaque défaut, sans préjudice de la condamnation principale. Voyez Eichorn, *Deutsche Rechts und Staatsgesch.* § 76 et suivants;

coupable de tous les méfaits dont les Seigneurs l'accusent devant le Roi.

— Mais qui voulez-vous, Grimbert, qui le cite? répliqua Noble; qui voudra exposer son œil ou ses joues pour une méchante créature? Personne assurément n'est assez sot, que je sache, pour le faire.

— Que Dieu me soit en aide, répondit Grimbert, tel que vous me voyez ici, je suis assez hardi pour me charger de ce message, si votre Seigneurie me l'ordonne.

— Allez y donc, Grimbert; mais soyez prudent, et prenez bien garde qu'il ne vous arrive malheur.

— Je ferai de mon mieux, répondit le Blaireau.

Il se mit aussitôt en route pour Maupertuis. — Lorsqu'il y arriva, il trouva Renard et sa femme Hermeline couchés dans leur tannière avec leurs petits. Il s'empressa de saluer son oncle et sa tante, et parla en ces termes :

— Mon oncle, ne vous repentirez-vous pas plus tard de vos torts? et ne vous paraît-il pas qu'il est plus que tems de vous rendre à la cour du Roi où une foule d'accusations s'élèvent contre vous? Vous avez été sommé trois fois, et si vous tardez jusqu'à demain, je crains que vous n'aurez plus de grâce à espérer. Le troisième jour on assiègera votre château de Maupertuis et vous verrez s'élever devant votre demeure une potence ou une roue! Je vous le dis ici, vos enfants et votre femme périront honteusement, et vous même vous n'échapperez pas. — Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous rendre à la cour avec moi. L'issue de l'affaire est douteuse; mais il vous est souvent arrivé des aventures plus étranges, et il est possible que demain vous quittiez la cour, avec la permission du Roi, sans qu'il vous soit arrivé rien de fâcheux.

— Vous dites vrai, répondit Renard; mais si je me rends au milieu des Seigneurs qui se trouvent réunis à la cour du Roi, ils sont tous irrités contre moi, et j'aurai bien du bonheur si j'en échappe. Néanmoins je crois qu'il vaut mieux que je coure la chance et que je vous accompagne, plutôt que de

J. D. Meyer, *Esprit, origine et progrès des institutions judiciaires des principaux pays de l'Europe*, t. 1, p. 371 et suiv.

Voyez également Raepsaet, *Analyse des droits des Belges*, I. p. 320 et III, p. 131; *Sassenspiegel*, 1er liv. art. 67, cités par M. Willems.

risquer de tout perdre, château, femme, enfants et ma propre existence pardessus le marché. Je ne puis échapper au Roi, — ainsi je suis prêt à partir quand vous voudrez.

— Écoutez-moi, ajouta-t-il, femme Hermeline : — je vous ordonne d'avoir grand soin de mes enfants; mais je vous recommande spécialement mon fils *Renardin;* un grâcieux duvet recouvre déjà son petit museau et j'espère qu'il me ressemblera. Voici *Rousseau*, un fameux voleur, néanmoins je l'aime avec tendresse, autant qu'il est possible d'aimer ses enfants. — Il est nécessaire que je quitte ces lieux, mais je ferai de mon mieux pour revenir sain et sauf si je le puis. — O Grimbert, mon neveu, le Ciel vous doit une récompense!

Renard prit congé des siens en leur adressant de tendres paroles, et abandonna son manoir.

Hélas! que la douleur d'Herméline et de ses Renardeaux fut grande!

Mais écoutez maintenant ce que fit le fripon après avoir quitté Maupertuis, et qu'il eut laissé son habitation et sa famille sans défense.

A peine fut-il dans la bruyère qu'il s'adressa à Grimbert en ces termes :

— Grimbert, mon doux et gentil neveu, je soupire et je tremble d'inquiétude! Écoutez-moi sans perdre de tems, mon cher neveu; je désire me confesser à vous, vu qu'il n'y a pas d'autre prêtre ici. Quand je vous aurai fait l'aveu de mes péchés, j'aurai l'âme plus tranquille.

— Mon oncle, répondit Grimbert, si vous voulez vous confesser, il faut commencer par renoncer au vol et au brigandage, car sans cela votre confession ne vous servirait pas plus qu'un brin d'herbe!

— Je le sais bien! Grimbert, répliqua Renard; mais venez ici à l'écart pour m'écouter et faites en sorte de me trouver un bon conseil; — voyez, je viens vous demander pardon de tous les crimes que j'ai commis! Veuillez me prêter votre attention.

Confiteor tibi pater, mater, que j'ai fait du mal à la Loutre, au Matou et à tous les animaux, ce dont je désire être absous par la confession.

— Parlez-vous *wallon*, mon oncle, demanda Grimbert; je vous en prie, exprimez-vous en *flamand* afin que je puisse vous comprendre.

Renard continua alors :

— J'ai fait du tort à tous les animaux qui existent; priez Dieu qu'il me le pardonne. —



J'ai été cause que Brun a eu la tête toute meurtrie.

J'ai engagé Tibert à attraper des souris dans la maison du curé où il fut pris au lacet et roué de coups.

J'ai cruellement maltraité Canteclair et ses enfants : peu importe quel fut le nombre de ces derniers, j'en ai souvent avalé, et c'est à bon droit qu'il accuse Renard.

Le Roi lui-même n'a pu m'échapper ; je l'ai profondément affligé, et j'ai déconsidéré la Reine au point qu'il leur sera difficile de s'en relever !

Je dois également vous confesser, Grimbert, que j'ai trompé plus de personnes que je ne saurais vous l'exprimer.

Si j'ai donné à Isengrin le nom d'oncle, il va sans dire que c'était une ruse de ma part. — Je le fis moine à Elmar où nous nous étions retirés l'un et l'autre, mais il trouva ce genre de vie trop austère. — Je lui persuadai d'attacher ses pattes de devant à la corde de la cloche — Il eut tant de plaisir à sonner qu'il voulut y devenir expert, mais la chose tourna à sa honte, car il sonna avec une telle violence que tous ceux qui se trouvaient dans la rue et au couvent s'imaginèrent que c'était le diable en personne ; — ils coururent voir sur les lieux, et le malheureux fut presque assommé avant d'avoir eu le tems de leur crier qu'il désirait se faire religieux.

Depuis, je lui ai fait donner une tonsure dont je suis certain qu'il se souviendra toute sa vie : je lui fis brûler les poils au point que la peau de sa tête en fut entièrement crispée.

Je l'attrapai plus cruellement encore sur la glace où je lui appris à prendre du poisson, de manière qu'il lui fut impossible de se détacher — ce qui lui valut une bonne provision de coups.

Une autre fois, je le menai chez le curé de *Vianois* (il n'en existe pas de plus riche dans tout le Vermandois) qui possédait un garde-manger abondamment fourni de viande de porc dont je me régalai souvent * — J'avais pratiqué secrètement une ouverture sous ce garde-manger, et je fis en sorte qu'Isengrin s'y introduisit — Il y trouva des cuves remplies de viande de bœuf et une grande provision de lard suspendu (au plafond) — Il en fit passer une si énorme

* D'après les Variantes.



quantité par son gosier que, lorsqu'il voulut s'en retourner par l'ouverture, son ventre, qui était tout creux auparavant, se trouva tellement gonflé qu'il regretta singulièrement sa bonne fortune — Il y était entré affamé, mais il ne put en sortir après s'être arrondi la panse!

Je me sauvai aussitôt; je me mis à crier par tout le village et à faire un vacarme épouvantable. Or, voici de quelle façon je m'y pris.

Je courus chez le curé qui était à table occupé à dîner. Il se régalait d'un chapon, le plus bel animal qu'il fut possible de voir dans tout le pays, et on ne lui en servait jamais d'autres.

Je l'enlevai de la table à la barbe du curé qui se mit à crier :

— Au secours! saisissez le voleur! assommez-le! qui vit jamais pareille audace?— Ce coquin de Renard vient me voler sous mes yeux, et jusque dans ma propre maison! Que le *Sanctus Spiritus* me vienne en aide, et le punisse d'oser ainsi s'introduire chez moi!

Il saisit un couteau, et poussa la table avec une telle violence qu'elle vola bien loin audessus de moi, au beau milieu du parquet — Il se mit à jurer et à tempêter de plus belle! — Assommez-le! s'écria-t-il, saisissez-le! — et moi de me sauver, et lui de courir après moi.

Le curé avait relevé le couteau, et me poursuivit jusqu'à l'endroit où se trouvait Isengrin — Je tenais toujours le chapon dans la gueule, mais comme il était très grand et lourd, je fus contraint de le lâcher, bon gré mal gré.

Ah! ah! monsieur le voleur, il paraît que vous êtes obligé d'abandonner votre proie, s'écria-t-il.

Je le laissai crier, et je courus du côté où je voulais être — Comme il ramassait le chapon, il aperçut Isengrin qui fut horriblement maltraité.

Le saint homme lui lança son couteau dans l'œil, et six forts gaillards, armés d'énormes bâtons, accoururent sur ses pas. Aussitôt qu'ils découvrirent Isengrin, ils se mirent à crier, et tous les voisins de descendre dans la rue, et de se raconter l'un à l'autre comme quoi un Loup se trouvait prisonnier dans le garde-manger du curé, et s'était attrapé lui-même par le ventre dans un trou.

Tous ceux qui apprirent cette nouvelle accoururent pour voir ce prodige. Isengrin éprouva une bien cruelle déception : on le battit comme plâtre, et il

reçut une grêle de coups et de projectiles — Puis on vit arriver les enfants du village qui lui bandèrent les yeux, — ce qu'il fut obligé de supporter dans sa triste situation — Ils le frappèrent sans relâche, et ils firent tant d'efforts que finalement ils l'arrachèrent de l'ouverture.

Il eut à subir alors toutes espèces de mauvais traitements. — On le lâcha après lui avoir attaché une corde au cou, et on lança aussitôt après lui les chiens qui le poursuivirent en aboyant — Ils l'accablèrent de coups jusqu'à ce qu'il fut épuisé ; il finit par tomber sur l'herbe, et on le crut mort.—La joie des enfants fut à son comble, et ils annoncèrent leur victoire à grands cris — Ils s'emparèrent du Loup, et, après l'avoir placé sur un brancard, ils le traînèrent, non sans beaucoup d'efforts, à travers les décombres et les broussailles — Le malheureux demeura, toute la nuit, étendu dans un fossé situé à proximité du village, et j'ignore comment il se tira de là.

Malgré cette perfidie, j'obtins de lui qu'il me jurât fidélité durant environ un an ; mais il y avait mis pour condition que je lui aurais procuré le moyen de faire un bon repas de poulets.

Je lui appris en conséquence comme quoi deux poules et un coq étaient perchés, sur une poutre tout près d'une trappe, dans une grande maison donnant sur la rue — Je parvins à le faire grimper avec moi sur le toit, et je lui donnai l'assurance que s'il voulait s'introduire par cette trappe, il ne tarderait guère à trouver de quoi se régaler copieusement de poulets gras.

Il se dirigea tout joyeux vers la trappe et, après s'y être glissé avec précaution, il se mit à tâtonner à droite et à gauche, et comme il ne trouvait rien il me dit :

— Neveu, je commence à m'inquiéter, — je ne découvre rien.

— Qu'est-ce qui vous prends, mon oncle, répondis-je ; allez un peu plus avant : *point de profit sans peine* — Je vous dirai que j'ai enlevé celles qui se trouvaient près de la trappe.

Le malheureux s'en laissa conter, et s'avança trop loin à la recherche des poules. Je vis que je réussissais à l'attraper, et il le fut cruellement, car il tomba du haut de la poutre sur le plancher, et sa chute causa un tel vacarme que tous ceux qui étaient couchés s'éveillèrent en sursaut. Ceux qui se trouvaient autour du foyer s'écrièrent qu'ils ne savaient pas ce qui était tombé

dans la maison par la cheminée — Ils se levèrent aussitôt, prirent de la lumière et Isengrin ayant été découvert, fut mortellement blessé.

Il est impossible de dire à combien de dangers je l'ai exposé. Cependant tous les méfaits dont je me suis rendu coupable envers lui, ne sont rien en comparaison de l'*injure que j'ai faite* à Hirsinde, sa belle épouse, qu'il aimait plus que sa propre existence. Que Dieu me le pardonne! Je préfèrerais infiniment que la chose que je lui ai faite fut encore à faire, au lieu d'être passée.

— Si vous voulez vous confesser à moi sans détours, interrompit Grimbert, et obtenir la rémission de vos péchés, il faut vous expliquer catégoriquement. Je ne sais pas où vous voulez en venir : vous dites que vous avez *fait une injure à sa femme;* mais il m'est impossible de comprendre à quoi vous voulez faire allusion.

— Aurait-il été fort honnête, mon neveu, répliqua Renard, de dire tout crûment : *j'ai eu une conversation nocturne avec ma tante?* * Vous êtes mon parent, et vous seriez affligé si je disais quelque grossièreté.

Grimbert, je vous ai fait l'aveu de tout ce dont je puis actuellement me rappeler; — accordez-moi l'absolution, et infligez-moi la pénitence que bon vous semblera.

Le Blaireau était sage et prudent; il arracha une baguette d'une haie, et lui en administra quarante coups en punition de toutes ses mauvaises actions.

Il lui donna ensuite de très salutaires avis.—Il lui recommanda d'être dorénavant vertueux, de veiller, de prier, de jeûner, de célébrer les jours de fêtes, et de faire marcher dans la bonne voie tous ceux qui s'en écarteraient. — Il lui dit encore qu'il devait toujours se conduire avec prudence, puis finalement il lui fit jurer de renoncer à tout jamais au vol et au pillage.

Renard promit de se conformer aux bons avis de son neveu, et se dirigea vers la cour, se confiant à la grâce de Dieu.

1073 Voilà donc maintenant la confession terminée, et nos deux Messieurs se sont mis en route pour aller trouver le Roi. Or, à certaine distance du chemin qu'ils suivaient, se trouvait un couvent de sœurs noires, et bon nombre d'oies, de coqs, de poules et de chapons avaient l'habitude de chercher leur

* Les passages en italique ne sont pas traduits littéralement.



pâture en dehors de l'enceinte — Notre fripon, le traître de Renard, en était instruit, et il dit en conséquence à son neveu :

— Voici un sentier qui conduit directement à la cour....

Il parvint de la sorte à mener Grimbert dans le voisinage de la grange près de laquelle les poulets *pâturaient* çà et là.

Renard eût bientôt aperçu les poules, et il commença à jouer des yeux — Un coq jeune et des plus dodus, s'était un peu éloigné du reste de la bande, et le coquin fondit sur lui avec tant de violence qu'on vit voler, de tous côtés, les plumes de la malheureuse victime.

— Mon oncle, s'écria le Blaireau, savez-vous qu'il y a de quoi perdre patience? – Abominable créature que vous êtes, qu'allez-vous faire? — Voulez-vous retomber, pour un misérable coq, dans tous ces énormes péchés que vous venez d'abjurer dans votre confession? — Votre repentir doit être, ma foi, bien sincère!...

— Mon doux neveu, répliqua l'hypocrite, je vous jure que je l'avais oublié; priez Dieu qu'il me le pardonne — cela ne m'arrivera plus de la vie.

Ils retournèrent ensuite sur leurs pas en prenant par un petit pont. Mais combien de fois Renard ne tourna-t-il pas la tête du côté où se trouvaient les poules! — Il ne pouvait pas se maîtriser — le naturel l'emportait — quand bien même on lui aurait arraché la tête, elle se serait élancée à la poursuite des poules aussi loin qu'elle aurait pu.

Grimbert observa ce manége et lui dit :

— Gros glouton que vous êtes, pourquoi tournez-vous sans cesse les yeux?

— C'est bien mal à vous, répliqua-t-il, de suspecter ainsi mes intentions, et de troubler ma prière — Laissez-moi donc réciter deux *Pater* pour le repos de l'âme des poules et des oies de ce couvent que j'ai si souvent fait tomber dans mes piéges, et que j'ai soustraites perfidement à ces saintes filles.

Grimbert finit par se fâcher tout de bon; mais son compagnon regardait toujours derrière lui — Ils rejoignirent finalement la bonne route qu'ils avaient quittée, et ils se dirigèrent vers la cour. Lorsque Renard s'aperçut qu'on approchait, il se mit à trembler de tous ses membres, car il redoutait un sévère châtiment.

IX.

RENARD COMPARAIT DEVANT LE ROI. — IL CHERCHE A CAPTIVER SA BONNE GRACE PAR DE MIELLEUSES PAROLES ; MAIS, EN PRÉSENCE DES NOMBREUSES ACCUSATIONS QUI S'ÉLÈVENT CONTRE LUI, IL EST IMPITOYABLEMENT CONDAMNÉ A ÊTRE PENDU. — IL AVISE AUX MOYENS DE SE TIRER DE CE MAUVAIS PAS.

Lorsqu'on apprit à la cour que Renard était arrivé avec Grimbert-le-Blaireau, je crois qu'il n'y eut personne, quelque pauvre et petit qu'il fût, qui ne se disposât à porter plainte contre lui.

Renard néanmoins, malgré toutes ses inquiétudes, ne perdit point contenance.

— Grimbert, dit-il, conduis-moi par la principale rue!

Il s'avança avec autant de fierté et de hardiesse que s'il eut été le fils du Roi, et comme s'il n'eut pas eu la moindre chose à se reprocher.

Il alla se placer effrontément devant Noble et lui parla en ces termes :

— Que Dieu, qui commande à l'univers entier, vous accorde, ô Roi, de longs jours de bonheur et de gloire! Je vous salue, ô mon Maître! et j'ai bien le droit de le faire, car il n'existe pas de prince qui compte un serviteur aussi fidèle que je l'ai toujours été, et que je le suis encore actuellement. J'en ai souvent donné des preuves. — Cependant ceux qui sont ici présents me raviraient volontiers vos bonnes grâces, si vous vouliez ajouter foi à leurs paroles. Mais il n'en sera pas ainsi, et le Ciel vous en récompensera ! — Il n'est pas convenable que des têtes couronnées croyent trop facilement ce que disent les imposteurs et les méchants. Cependant je pourrais m'en plaindre à Dieu; il n'existe de nos jours que trop d'hypocrites qui se plaisent à calomnier leur

prochain. Mais on n'ajoutera pas foi aux paroles de ceux qui ne doivent leur élévation, au sein des cours, qu'à la fourberie — Le mensonge est inné chez eux; aussi le Seigneur les punira en cette vie de ce qu'ils font souffrir de la sorte d'honnêtes gens, et il les récompensera dans l'éternité comme ils le méritent!

Le Roi l'interrompit :

— Malheur à toi, Renard! malheur à toi, effronté coquin!... Comme tu es habile à prendre de beaux dehors; mais cela ne te servira pas plus qu'un brin de paille — Tu as recours maintenant aux supplications, mais celles-ci ne te feront pas gagner mon amitié — Tu aurais pu me servir dans les fôrets pour certaine affaire, au lieu de cela tu as violé la paix que j'avais juré de maintenir.

— Hélas! quelles pertes cruelles n'ai-je pas essuyées, s'écria Canteclair qui se trouvait près de là.

— Tais-toi, Seigneur Canteclair! reprit le Roi, ne m'interromps pas et laisse-moi mettre à nu toutes les fourberies de ce coquin. —

Certes, Monsieur le voleur, tu as prouvé, sans la moindre peine, que tu m'aimais et que tu me respectais grandement par la façon dont tu as agi avec mes envoyés, le pauvre Tibert et le Seigneur Brun dont le chef est encore tout ensanglanté!.. Je ne te ferai pas de longues réprimandes, et ton cou payera tous ces forfaits encore aujourd'hui, et sur l'heure même.

Nomine Patrum, Christum File! répliqua Renard — le chef de Monsieur Brun est encore tout couvert de sang!... Mais s'il a été battu et injurié, il s'en serait vengé avant de se jeter à la rivière, s'il eut été bon à quelque chose. Quant à Tibert-le-Matou que j'ai reçu et hébergé chez moi, s'il a quitté ma demeure pour aller voler le curé sans que je le lui ai conseillé, et si celui-ci l'a maltraité, dois-je, par Dieu, en pâtir? S'il en était ainsi, je devrais certainement bénir ma bonne étoile!

Majesté Lion, continua-t-il, qui doute que vous ne puissiez ordonner de moi tout ce que vous voudrez, quelque bonne que soit ma cause. — Vous pouvez m'élever et m'humilier; si vous voulez me faire bouillir ou rôtir, pendre ou arracher les yeux, je ne puis vous en empêcher! Tous les animaux sont en votre pouvoir; vous êtes grand et je suis faible; je n'ai aucun appui et vous

êtes tout-puissant. Par Dieu, quand même vous m'assommeriez de votre propre main, ce ne serait encore qu'une misérable vengeance!

Au beau milieu de cette harangue, Belin-le-Bélier se leva en bondissant et sa femme Hawi le suivit.

— Allons tous maintenant exposer nos plaintes, cria Belin!

Brun quitta sa place avec sa parente, ainsi que le cruel Tibert, Isengrin et son épouse, Forcondet-le-Porc-épic, Tiecelin-le-Corbeau, Pancer-le-Trembleur (Castor), l'Oie-Bruneel, le Poulet, la Lamproie, le Rat-d'eau et la Buse; puis Maître Rosseel-l'Unicorne et Dieweline sa gentille épouse, Canteclair et ses enfants qui battaient continuellement des ailes; — enfin tout le menu de la gent animale se précipitait vers la barre audevant du Roi, et tout ce monde accusa Renard en face.

Les plaidoiries commencèrent. — Jamais on n'entendit une éloquence animale (entre Renard et ses accusateurs), aussi sublime que celle qui fut déployée en ces lieux. — Mais j'abrège car il serait par trop difficile de répéter tout ce qui fut dit. Les arguments les plus subtils furent employés de part et d'autre; mais les animaux établirent le fondement de leurs accusations par des témoignages irrécusables, ainsi qu'ils y étaient tenus.

Le Roi réunit ses hauts Barons pour prononcer sur le sort de Renard. Il fut décidé qu'on construirait une bonne et solide potence, et qu'on y suspendrait l'assassin par le cou.

Lorsque l'arrêt de condamnation fut prononcé, le Blaireau prit congé du Roi, avec les plus proches parents de Renard, car ils ne pouvaient supporter qu'on pendit celui-ci, sous leurs yeux, comme un voleur.

Noble était doué d'une grande prudence, et quand il aperçut que tant de jeunes gens qui touchaient Grimbert de près quittaient la cour avec celui-ci, il se prit à faire des réflexions.

Je ferai peut-être bien de changer d'avis, se dit-il, — quoique Renard soit un mauvais sujet, il a des parents recommandables.

Mais Tibert s'écria :

— Pourquoi êtes vous si lents Isengrin et Seigneur Brun? — Renard est expert en malice, et le soir approche. — Nous tenons le scélérat, mais il nous échappera s'il parvient seulement à reculer de trois pas; il est si rusé et il connaît tant d'expédients que vous ne parviendriez plus à le rattraper de toute



l'année. — S'il doit être pendu, pourquoi différer? Il sera nuit avant que l'on ait eu le tems de préparer la potence!

Isengrin répondit en homme avisé :

— Mais il y a une potence tout près d'ici....

En disant ces mots il soupira profondément.

— Seigneur Isengrin, vous paraissez avoir l'âme affectée, lui dit Tibert-le-Maton, je ne vous en fait pas de reproches; cependant c'est bien Maître Renard qui fit tous les préparatifs, et qui se rendit même sur les lieux lorsqu'on pendit vos deux frères, Rume et Widelanken; il est plus que tems si vous voulez lui témoigner votre reconnaissance. Si vous aviez du cœur, l'affaire serait déjà faite et il serait déjà expédié.

— Quelle leçon nous débitez-vous là, riposta Tibert, — si nous avions seulement un lacet, il y a longtems que son cou saurait ce que pèse son postérieur!

Renard, qui s'était tu durant tout ce tems prit la parole :

Messieurs, dit-il, abrégez mon supplice. Tibert a une corde des plus solides dont son cou a été doté, et qui lui donna bien du déboire, dans la maison où il mordit le curé qui se montra à lui en pan volant.

Allons, Seigneur Isengrin, finissez-en! — N'est-ce pas à vous et à Brun que revient l'honneur de mettre à mort Renard votre neveu, cet infâme scélérat?

Noble interrompit ce discours :

— Que Tibert vous accompagne, dit-il; — il montera sur l'échelle et il hissera la corde sans vous causer d'embarras. — Prenez les devants, Tibert, et faites les préparatifs! Je serais fâché si vous omettiez quelque chose.

Puis Isengrin s'adressa à Brun :

— Par la tonsure monacale que j'ai sur le sommet de la tête, je ne connais pas de meilleur avis que celui que Renard vient de nous donner ici lui-même. Puisqu'il a envie de boire de la bierre de moine, courons au plus vite lui en brasser *.

* *Hem langet omme cloosterbier* etc. Expression proverbiale, dit O. Delepierre, p. 190, dont on ne peut donner une explication suffisante. Il me semble au contraire qu'elle est très intelligible et qu'on peut fort bien la traduire littéralement. C'est comme si l'on disait ironiquement à quelqu'un qu'on veut rouer de coups : avez-vous envie de faire un bon festin? Je vais



— Neveu Tibert, prenez la corde, dit Brun — vous nous accompagnerez. Renard nous paiera aujourd'hui ma joue et votre œil! Partons donc et suspendons-le si haut que tous ses amis en rougissent.

— Allons, répliqua Tibert, il a mérité son sort.

Sur ce, il saisit la corde, et de sa vie il ne s'acquitta d'une besogne plus délicieuse!

Voilà donc nos trois Messieurs tout prêts, c'est-à-dire le Loup, Tibert et le Seigneur Brun — celui qui avait appris à voler du miel à son grand détriment.

Isengrin était extrêmement prudent : — aussi eut-il soin avant de quitter la cour de bien recommander à ses nièces et neveux, ainsi qu'à tous ceux qui se trouvaient là — aux voisins comme aux conviés — de ne pas lâcher Renard. Il enjoignit à Hirsinde, son épouse — sous peine de mort — de rester près Renard, de le tenir par la barbe et de ne pas le quitter, ni dans l'espoir d'être récompensée, ni par esprit de vengeance, ni par crainte de danger ou de mort.

Le fripon répondit brièvement, mais de manière à se faire entendre de tous ceux qui se trouvaient là :

Ne soyez pas aussi impitoyable, Seigneur Isengrin! — Quoique ma perte vous réjouisse si fort et que vous me fassïez cruellement souffrir, je suis certain que si ma tante se rappelait un peu le *passé*, * elle ne me ferait jamais le moindre mal. — Mais, Seigneur Isengrin, mon doux oncle, vous avez bien peu d'égards pour votre neveu, ainsi que le Seigneur Brun et le Seigneur Tibert, de me déshonorer de la sorte. — Vous êtes cause tous trois que l'on me fera mourir, et vous avez si bien fait que tous ceux qui m'approchent me traitent de voleur ou me font subir de mauvais traitements. Mais Dieu est juste, et vous serez tous trois honnis! **

Hâtez-vous, que la chose que vous désirez soit faite! Je ne tremble pas, je n'ai pas peur de mourir; on ne le fait qu'une fois. Mon père, lorsqu'il mourut,

vous en faire préparer un! — Nous avons seulement changé ici la forme interrogative.

* Le texte est plus expressif.

** L'imprécation : *Geonneert werdi!* (Soyez honni!), est punie d'une amende de cinq escalins dans la *Keure* du duc Jean de l'année 1292, comme le remarque *J. F. Willems*, et comme on peut le voir dans le *Codex diplomaticus*, p. 542, qui se trouve à la fin de l'édition de *Van Heelu*, publiée par ce savant.



ne fut-il pas absous de tous ses péchés? — Allez donc, préparez la potence, car si vous m'épargnez encore quelques instants, il se pourrait fort bien que vous soyez obligé de faire emploi de vos pieds et de vos jambes pour vous sauver!

— Amen, répondit Isengrin.

— Amen, répondit Brun; — que celui qui serait disposé à différer encore le supplice, s'éloigne.

— Alerte! s'écria Tibert.

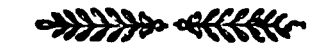
A ce mot, toute la bande se leva et se mit joyeusement au pas de course. Isengrin et le Seigneur Brun forcèrent le Matou à sauter pardessus mainte haie — Il suivait, mais il avait le pied un peu pesant à cause du lacet dont il était chargé; cependant, grâce à son zèle, il avançait assez bien.

Renard se tint coi, et regarda, sans mot dire, courir ses ennemis qui comptaient bien lui mettre le lacet au cou.

— Cela n'aura pas lieu, se dit le malin compère, qui les voyait courir et gambader de l'endroit où il se trouvait.

— Dieu! quels écervelés, pensa-t-il en lui-même. Laissez les sauter et courir; si je reste en vie, ils me paieront cher leurs rires et leurs insolences, à moins que je ne m'entends plus en *Renarderies*. Cependant j'aime tout autant voir de loin que de près ceux dont j'ai le plus à redouter.

Je veux prouver que je puis me servir en cette cour d'un expédient que j'ai imaginé cette nuit, non sans de grands soucis, avant le lever de l'aurore. — Si ma ruse a le succès que j'en attends, quoique Noble soit malin et prudent, je parviendrai à lui en imposer.



6.

RENARD SE CONFESSE DEVANT LE PEUPLE. — IL RÉVÈLE AU ROI UN PRÉTENDU COMPLÔT, ET PROMET DE LUI LIVRER UN TRÉSOR QU'IL ASSURE AVOIR EN SA POSSESSION. — LE ROI LUI FAIT GRACE, ET FAIT ARRÊTER SES ENNEMIS.

Le Roi fit sonner de la trompette et ordonna que Renard fut conduit au supplice.

Le fripon tint alors ce discours :

— Sire, laissez-les d'abord préparer la potence à laquelle je serai bientôt suspendu; je ferai entretems ma confession au peuple, afin d'obtenir la rémission de mes péchés. Il vaut mieux que tout le monde connaisse mes brigandages et mes crimes, que d'en accuser après ma mort des innocents.

— Eh bien! parlez, répondit Noble.

Renard jeta les yeux autour de lui d'un air contrit, et s'exprima ainsi à haute et intelligible voix :

— *Dominus*, secourez-moi! Il n'est personne, soit ami soit ennemi, dans ce palais, à qui je n'ai fait quelqu'offense. Cependant écoutez-moi tous, Messieurs, et apprenez comment l'infortuné Renard est entré dans la voie du vice.

Jadis, j'étais un enfant très courtois, car je fus toujours prudent et sage. Lorsqu'on m'eut sevré, j'allai jouer avec les moutons pour avoir le plaisir de les entendre bêler; mais il m'arriva malheureusement, un jour, d'en mordre un — Je ne léchai d'abord que le sang, mais cela me parut si bon et si délicat que je finis par manger également la chair — Ce repas me rendit friand, au point que je courais après les chèvres, chaque fois que j'entendais leur

voix dans la forêt — C'est ainsi que je dévorai deux petits boucs — Le troisième jour je fis pis encore; je devins plus méchant et plus hardi, et je déchirai impitoyablement tous les oiseaux, les poules aussi bien que les oies, partout où je les rencontrais — Ma dent était devenue sanguinaire, et je me sentais si féroce et si cruel que je dévorais tout ce qui se présentait et que je trouvais à mon goût.

Je me rencontrai ensuite, par une froide nuit d'hiver, avec Isengrin, sous un arbre, dans les environs de *Baselo*.* Il prétendait être mon oncle, et il se mit à m'expliquer nos liens de parenté — Ce fut là que nous devînmes compagnons, ce dont je puis à bon droit me repentir!

Une association fut jurée entre nous, et nous commencâmes à vivre ensemble. Il volait le gros et moi le menu — Le produit de notre chasse devait être commun; mais lorsque le partage avait lieu, j'étais bien heureux et bien content quand j'obtenais la moitié de ma part.

Lorsqu'Isengrin s'était emparé d'un veau, d'un mouton, ou d'un bélier, il grognait si fort, se mettait tellement en colère, et sa mine était si laide et si méchante, qu'il me forçait à m'éloigner et il s'emparait du tout. Mais c'était la moindre des choses; car il m'en a fallu endurer bien d'autres!

Quand nous avions pris quelque grande proie, soit un bœuf ou un cochon que nous avions chassé ensemble, il s'asseyait sans façon, avec Dame Hirsinde, son épouse, et ses sept enfants, et c'est tout au plus si je parvenais à attraper une des plus petites côtes qui avaient été rongées par ces derniers.

Vous voyez, Sire, que je faisais bien maigre chasse, et cependant — si ce n'eut été mon excessive tendresse pour mon oncle qui me récompense bien mal aujourd'hui — je pouvais fort bien m'en passer car je veux bien que vous le sachiez, j'étais dans l'habitude de faire très bonne chère, vu que je possède encore tant d'or et d'argent, qu'un chariot l'emporterait à peine en sept fois.

A ces mots, le Roi étonné, demanda aussitôt :

— Renard, d'où vous vient ce trésor?

— Je vais vous le dire, répondit celui-ci; — si vous voulez connaître ce que j'en sais, il est de mon devoir que la chose ne reste pas cachée.

* Village situé dans la Flandre orientale, près de Termonde.



Sire, ce trésor provient de vol, — et je déclare que s'il n'avait pas été volé, il aurait servi à commettre sur votre personne un assassinat qui aurait réduit tous vos amis au désespoir!...

— Grand Dieu! juste Ciel! que dites-vous, mon cher Renard, s'écria la Reine, dont la terreur était visible *. Je vous enjoins, par le terrible voyage que votre âme est à la veille d'entreprendre, de dévoiler toute la vérité, et de nous dire si vous connaissez quelque tentative de meurtre, ou quelque complot dirigé contre la personne de mon Seigneur. Expliquez-vous donc ouvertement!

Or, écoutez maintenant ce que fit Renard pour tromper le Roi et la Reine; — par quelle fourberie il parvint à faire encourir la disgrâce et la haîne du Monarque à Brun et à Isengrin qui n'avaient rien à se reprocher.

Ces Messieurs étaient maintenant si fiers parce qu'ils croyaient avoir brassé certaine bierre au détriment du Renard; mais je gage bien que celui-ci leur en fournira un brassin de sa façon dont ils boiront à leur grand déshonneur.

Le fripon continua en ces termes, la tristesse peinte sur le visage :

— Noble Reine, quand même vous ne m'auriez pas ordonné de parler, je dois penser que je n'ai plus que quelques instants à vivre, et je ne veux rien avoir sur la conscience. Si j'étais capable d'en agir autrement, j'en serais puni dans l'enfer, au séjour des tortures et des souffrances. S'il plaisait à mon doux Seigneur d'ordonner qu'on fît quelques instants silence, je ferais volontiers connaître quel affreux complot les sujets de votre époux avaient tramé contre sa vie — Il est vrai que parmi les principaux instigateurs se trouvent quelques-uns de mes plus chers parents, et j'aurais bien de la peine à les accuser, si ce n'était la crainte de l'enfer où l'on dit que l'on brûle, quand on meurt sans dévoiler les meurtres dont on a connaissance.

Le Roi devint inquiet et répliqua :

— Renard, ce que tu me dis là, est-il vrai?

— Vous me demandez, Sire, si c'est la vérité? Mais vous savez bien quel est le sort qui m'attend. Rassurez-vous, Noble Roi, quoique je ne sois qu'un malheureux, pourrais-je souffrir un pareil crime? Pensez-vous que je sois

* Il y a dans le texte trois fois *o wie* (ô malheur). Voir ce qui a été dit à ce sujet p. 14, en note.



disposé à me charger la conscience d'un mensonge, en présence du long voyage que je vais entreprendre? — Jamais je ne le ferai!

D'après les conseils de la Reine qui tremblait pour les jours de son époux, celui-ci ordonna que personne n'eut la hardiesse de souffler le moindre mot, jusqu'à ce que Renard aurait eu le loisir de faire connaître tout ce qu'il avait à dire.

Tous les assistants gardèrent un profond silence, et Noble enjoignit à Renard de s'expliquer.

Renard était expert en malices, et il lui parut que sa situation devenait belle.

Il commença en ces termes :

— Maintenant que tout le monde se tait, et puisque telle est la volonté de Sa Majesté, je vais raconter (quoique je ne les ai pas rédigé par écrit), tous les détails de cet infâme complot, et je n'épargnerai aucun de ceux qu'il est de mon devoir d'accuser — Que les coupables tremblent!...

Mais apprenez tous maintenant, comment Renard accusa son propre père de trahison, et comment il calomnia l'un de ses plus dévoués parents, Grimbert-le-Blaireau, qui était son ami depuis longues années. Le fripon en agissait ainsi afin qu'on ajoutât foi à ses dénonciations à charge de ses ennemis qu'il voulait convaincre de félonie.

Or, écoutez en quels termes il continua son discours :

— Mon père avait jadis trouvé le trésor du Roi Hermenric * dans un lieu caché — Lorsqu'il eut fait cette découverte, il devint bientôt si prodigue et si fier, qu'il méprisait tous les animaux qui étaient jadis ses compagnons.

Il envoya Tibert-le-Matou dans les Ardennes, cette contrée si sauvage, et celui-ci y rencontra Brun-l'Ours. Après l'avoir salué de la part de mon père, il l'invita à se rendre en Flandre, s'il voulait devenir Roi. Brun fut tout joyeux de cette offre, car il avait mainte fois formé le désir d'arriver à cette dignité. Il se mit donc en route pour la Flandre, et il arriva bientôt dans le

* *Ermenrik*, roi des Goths, ayant amassé d'immenses richesses, fit construire, d'après *Saxo Grammaticus*, un grand château pour les y conserver. — Dans les *Miracula sancti Bavonis*, écrits au 10me siècle (*Acta Benedict.* sec. II, p. 407) on trouve que ce roi avait un château à Gand. Voyez *Chronique de St.-Bavon, à Gand*, par *Jean de Thielrode*, p. 93-95. — J. F. Willems.



beau pays de Waes *, où il trouva mon père qui fit mander le sage Grimbert et le vieil Isengrin. On vit également accourir Tibert-le-Matou; ils se réunirent tous cinq à Hyfte **, et ce fut entre ce village et Gand qu'ils tinrent conseil, par une nuit bien sombre — L'enfer était avec eux et, au milieu d'une plaine aride, ils jurèrent la mort du Roi.

Mais écoutez, ô comble de l'infâmie! quelles résolutions ils prirent ensuite. Il fut décidé que si quelque parent du Roi tentait de s'opposer à l'exécution de ce complot, mon père s'en serait défait à l'aide de son or, et la fidélité de ce sujet aurait ainsi tourné à sa honte. Je fus informé de la chose, et je vais vous dire de quelle manière.

Il arriva un matin, de bonne heure, que mon neveu Blaireau qui avait bu un peu trop de vin, raconta la chose, sous le sceau du secret et jusque dans ses moindres détails, à mon épouse Hermeline, durant qu'ils traversaient ensemble une bruyère. Hermeline est une drôle de femme, et elle promit à Grimbert de garder religieusement le secret. Mais aussitôt qu'elle fut arrivée dans la forêt où je me trouvais, elle me confia tout : il est vrai de dire qu'elle me le conta bien doucement à l'oreille. Elle me donna des preuves qui me parurent si évidentes, que mes poils se hérissèrent de terreur, et que mon cœur en devint froid comme glace.

Mais voici à ce sujet une histoire véritable qui peut nous servir de leçon.

Les Grenouilles jouissaient jadis d'une liberté illimitée. Elles se plaignirent amèrement de vivre ainsi sans contrainte et elles importunèrent sans cesse Dieu de leurs clameurs, afin qu'il leur accordât un Roi pour les gouverner. Vieilles et jeunes, toutes le demandèrent à grands cris. Dieu exauça leur prière, et leur envoya la Reine Grue qui les avalait et les mettait en pièces partout où elle en rencontrait, dans les eaux comme dans les champs, sans jamais leur faire grâce. — Les Grenouilles se plaignirent alors, mais il était trop tard, oui, je vous le répète ici, il était malheureusement trop tard!... Ces animaux qui vivaient jadis en liberté, seront à jamais esclaves de la Grue, et devront éternellement trembler devant leur Souveraine ***.

* On sait que le pays de Waes est le plus fertile de la Flandre.

** Dépendance de la commune de Loochristi.

*** Comparez avec Phœdr., 1, 2, *Ranæ Regem petentes.* – Æsop., 37, 170, *Ranæ Regem petentes.* – Lucas Dheere, *Warachtige Fabulen der Dieren*, p. 37. – La Fontaine, liv. fab. 4.



O vous, Messieurs, pauvres et riches, je redoutais que le même sort ne vous fut réservé, et je me chargeai de veiller à nos intérêts communs. Vous voyez ce que j'ai fait pour vous, mais j'en reçois aujourd'hui une bien triste récompense!

Je sais que Brun est d'un caractère faux et méchant, et qu'il est d'une avidité sans pareille. Je me disais : nous sommes perdus sans ressources, s'il devient notre chef. Je sais combien le Roi a le cœur bien né, combien il est doux, affable et compâtissant envers tous les animaux, et il me paraissait que c'était un échange qui nous aurait été préjudiciable sous tous les rapports. C'est pourquoi je me chagrinai profondément, et je réfléchis, non sans être fort inquiet, comment je parviendrais à empêcher ce fâcheux événement, et à déjouer le coupable conseil de mon père qui voulait faire monter sur le trône un rustre et un gros glouton — Je priai donc Dieu, et je le conjurai de nous conserver le Roi.

Je savais bien que si mon père conservait le trésor, les méchants auraient exécuté leur projet, et qu'ils auraient fait en sorte de perdre le Roi. Aussi j'étais souvent plongé dans de profondes méditations sur le moyen de découvrir l'endroit où était caché le trésor que mon père avait trouvé. Je l'épiai soigneusement et sans relâche et je dressai des pièges dans les forêts et dans les haies, tant dans les plaines que dans les terrains boisés, partout en un mot où le vieux rusé avait l'habitude de se rendre — J'étais nuit et jour à l'affût, aussi bien dans les endroits humides que dans ceux où il faisait sec.

Un jour, il m'arriva de me couvrir de fougère et de m'étendre à terre, toujours désireux d'apprendre quelque chose concernant le trésor que je souhaitais de découvrir. Je vis tout-à-coup mon père s'élancer hors d'un trou, et je commençai à espérer que ma ruse avait réussi, lorsque je le vis exécuter ce que je vais vous conter.

Quand il sortit du trou, je ne le perdis pas de vue, et je remarquai qu'il se retournait pour s'assurer que personne ne l'épiait. Il s'en alla ensuite après avoir bouché le trou avec du sable, et l'avoir mis au même niveau que le reste du terrain. Il ne se doutait pas que j'étais là, et je le vis, avant de s'en aller, promener sa queue à l'endroit où il avait posé les pattes, et couvrir soigneusement les traces de terre.

J'appris de la sorte du vieux finaud un petit tour de maître qui m'était encore inconnu.

Il se dirigea ensuite vers un village, où il y avait quantité de coqs et de poules bien dodues. — Aussitôt que j'osai remuer, je courus vers la cachette, et voulant sortir d'incertitude, je me mis immédiatement à l'ouvrage — En peu d'instants, j'eus pratiqué, à l'aide de mes pattes, une ouverture dans le sable et je m'y glissai — J'y découvris un immense butin, une masse d'or et d'argent tellement grande, qu'il n'y a personne ici, quelqu'âgé qu'il puisse être, qui en ait jamais vu réuni en si grande quantité.

J'employai toutes mes forces, et je travaillai jour et nuit à emporter et à traîner tout ce que je pus, sans me servir ni de chariot ni de charrette. — Ma femme Hermeline m'aida dans cette besogne, et nous endurâmes bien des fatigues avant d'avoir transporté ce grand trésor dans un lieu où il se trouvait mieux à notre portée. Nous l'enterrâmes sous une haie, dans un endroit bien caché, et je me trouvai alors immensément riche.

Voici maintenant ce que firent, entretems, ceux qui avaient trahi le Roi. Brun envoya, par tout le pays, saluer les habitants de sa part, et promit de riches présents à tous ceux qui voudraient se mettre à sa solde : il s'engagea à leur distribuer l'or et l'argent d'une main libérale. — Mon père parcourut tout le pays, et porta lui-même les lettres du traître ; mais il était bien loin de se douter que les voleurs avaient découvert son trésor et qu'ils le lui avaient enlevé. Si ces richesses ne lui eussent pas été soustraites, il aurait eu de quoi acheter la ville de Londres tout entière. Vous voyez ce que lui valurent ses courses.

Après avoir visité en tous sens le pays qui s'étend entre l'Elbe et la Somme, et qu'il eut séduit par son or bon nombre de vaillants guerriers qui lui promirent le secours de leur bras, mon père s'en revint, au commencement de l'été, dans le pays où il trouva Brun avec ses compagnons.

Il leur conta les grandes difficultés et les nombreux soucis qu'il avait essuyés dans le voisinage des forteresses du pays de Saxe que les chasseurs avaient battu, presque chaque jour, avec leurs chiens qui le firent trembler plus d'une fois —Il fit le récit de tout ce qui s'était passé — Il exhiba ensuite des lettres qui causèrent beaucoup de joie à Brun, car on y lisait les noms de



douze cents parents du Seigneur Isengrin, tous gaillards aux griffes aigues et et à la large gueule. Il y avait en outre une quantité d'Ours et de Chats qui s'étaient mis à la solde de Brun, ainsi que des Renards et des Blaireaux de la Thuringe et de Saxe. Tous avaient juré que si on leur avançait vingt jours de solde, ils seraient venus en masse se ranger sous ses ordres. Mais Dieu en soit loué, je fus instruit de tous ces détails!

Mon père s'étant acquitté de son message, s'en alla visiter son trésor; mais lorsqu'il arriva à l'endroit où il l'avait laissé, le trésor avait été soustrait et il trouva la cachette détruite... Mais à quoi bon en dire davantage sur ce sujet? Quand il connut son malheur, il devint furieux et se pendit de désespoir!...

C'est ainsi qu'avorta le complot de Brun, grâce à mon adresse. Voyez pourtant combien je suis malheureux! Maître Isengrin et Brun-le-Glouton sont publiquement admis dans le conseil privé du Roi, et le pauvre Renard sera pendu dans quelques instants!

Le Roi et la Reine qui espéraient s'enrichir, conduisirent Renard à l'écart, en le priant d'être sincère et de leur dire où se trouvait le trésor.

Quand le fripon entendit cette proposition, il répondit :

— O Roi! irais-je découvrir mes richesses, à vous qui m'envoyez à la potence? Je serais, ma foi, bien insensé!

— Non, Renard, reprit la Reine, mon époux vous fera grâce de la vie, — il vous pardonnera gracieusement, — il oubliera son ressentiment, — et vous serez par la suite plus prudent, plus sage et plus dévoué.

— O Reine, je le ferai -- Si Sa Majesté veut promettre d'une manière positive, en votre présence, qu'elle me fait grâce et qu'elle consent à oublier tous mes forfaits, je suis prêt à lui apprendre en quel lieu se trouve le trésor.

— Je me fourvoierais inévitablement si j'ajoutais trop facilement foi aux paroles de Renard, répliqua Noble, car le vol, le brigandage et le mensonge sont dans sa nature.

— Mon Seigneur, vous pouvez croire Renard en ces circonstances, dit la Reine, — quoi qu'il ait été jadis bien méchant, il s'est amendé aujourd'hui. Vous venez d'entendre comment il n'a pas hésité à accuser de meurtre le Blaireau et jusqu'à son propre père, tandis qu'il lui aurait été facile de s'en



prendre à d'autres animaux, s'il avait eu l'intention d'être méchant ou félon.

Le Roi répondit :

— Gentille Dame, quand même je croirais agir contre mes intérêts, si vous ne craignez pas d'émettre un pareil avis, je suis prêt à vous laisser agir d'après votre clémence, et à m'en rapporter entièrement à la bonne foi de Renard. Mais je le déclare ici, s'il se permet quelque nouvelle félonie, je m'en vengerai sur tous ceux de sa race jusqu'au dixième dégré.

Le malin confrère fut tout joyeux de voir que le Roi s'était laissé fléchir, et il répartit aussitôt :

— Seigneur, je serais bien insensé si je ne me conformais pas à ce que vous me prescrivez.

Noble prit alors une paille *, et lui accorda le pardon de ses crimes ainsi que de la trahison de son père.

On imagine aisément que Renard fut au comble du contentement, car il venait d'échapper à la mort. Rien n'égala sa joie lorsqu'il se sentit libre, et il parla en ces termes :

O Roi, le Ciel vous récompensera ainsi que Madame de l'insigne honneur que vous me faites. Je vous donne ma parole que vous êtes bien généreux, — oui, votre générosité est telle, qu'il n'est personne sous le soleil auquel je désire si ardemment accorder mes richesses et mon dévouement qu'à vous et à ma Souveraine.

Puis il prit un fétu, et poursuivit :

— Seigneur, prenez cette paille, je vous la donne comme un gage de la possession du trésor de feu Hermenric.

Noble accepta la paille, et le remercia comme s'il eut voulu dire : ceci m'assure du trésor.

Renard souriait avec tant de confiance, qu'on voyait aisément qu'il était assuré des bonnes dispositions de son Souverain.

Il continua en ces termes :

* Une simple paille donnée à celui envers qui on s'obligeait formait jadis, en Flandre, le nœud ou l'affermissement du contrat. C'était une espèce d'arrhes. — On peut consulter à cet égard *Raepsaet*, *Analyse*, I, p. 357 et *Grimm*, *Rechtsalterthümer*, p. 121 et suiv., cités par *J. F. Willems*.

Seigneur, veuillez m'écouter, et prêter une religieuse attention à mes paroles.

Il existe dans la partie orientale de la Flandre une forêt appelée *Hulsterloo**, et je vous assure que vous pourriez vous estimer bien heureux si vous pouviez vous en rendre maître. Non loin de là, dans la direction du sud-est, se trouve une source qui porte le nom de *Kriekeput*... **

O Roi! ne croyez pas que je vous cache quelque chose — On ne rencontre presque nulle part un lieu plus sauvage. Je puis vous attester qu'il s'écoule quelquefois une demi année sans qu'homme ni femme, ni quelque créature que ce soit, visite ce séjour, si ce n'est le hibou et la chouette qui y font leur nid dans les broussailles, ou quelqu'autre oiseau qui recherche de pareilles retraites et que le hasard y conduit.

Vous saurez que c'est là que mon trésor se trouve caché!...

Écoutez bien ceci, car la chose est importante : — cet endroit s'appelle *Kriekeput*. Vous vous y rendrez avec ma femme, car je ne connais personne qui vous soit aussi dévoué, pour vous servir de guide. O Roi, je vous en supplie au nom du Ciel, n'oubliez rien de ce que je dis ici!.. Mais allez-y vous-même, et lorsque vous approcherez de la source vous verrez non loin de là de jeunes bouleaux - Dirigez-vous de ce côté, car c'est en ce lieu que se trouve le trésor. Vous y creuserez après avoir enlevé d'un côté quelque peu de mousse, et vous découvrirez une quantité considérable de bijoux en or d'une grande valeur et beauté. — Vous y trouverez la couronne que porta jadis le Roi Hermenric, ainsi que d'autres ornements, des pierres précieuses, des objets en or que l'on n'achèterait pas pour mille marcs.

O Roi, quand vous aurez toutes ces richesses en votre possession, combien de fois ne vous vous direz pas intérieurement : Ah! Renard, fidèle Renard, qui avez enterré ici adroitement ce trésor sous la mousse, que Dieu exauce tous vos vœux!...

* Il y a, comme le remarque J. F. Willems, plusieurs endroits en Flandre qui portent ou ont porté le nom d'*Hulsterloo*. Une forêt entre *Beernem* et *Wildenborg*, près du canal de *Bruges*, s'appelle encore ainsi. Il existait jadis un village de ce nom près de *Kieldrecht*, et l'on s'y rendait en pélérinage au treizième siècle et au commencement du quatorzième. On peut consulter à cet égard la carte de *Sanderus*, t. III, pag. 256 et *Warnkœnig*, t. I, cités par J. F. Willems.

** Ce mot signifie source. - *Crique*, en français : petite baie ou anse.



— Renard, répliqua le Roi, si j'entreprends ce voyage, vous devez m'accompagner et m'aider à déterrer le trésor, car je crains qu'à moi seul je n'y parvienne jamais. J'ai quelquefois entendu parler d'Aix-la-Chappelle[*] et de Paris, est-ce quelque part dans ces environs? Mais si je ne me trompe, vous voulez m'enjôler et me duper. Je crois fort que ce *Kriekeput* dont vous parlez ici, n'est qu'un nom supposé.

Cette défiance déplut à Renard qui riposta avec humeur :

— Je vous garantis, Sire, que vous n'en êtes pas plus éloigné que Cologne ne l'est du mois de Mai[**]; croyez-vous que je veuille vous faire prendre la Lys pour le Jourdain! Je vous fournirai, je l'espère, des preuves authentiques suffisantes de la vérité de mes paroles.

— Couart, s'écria-t-il à pleine voix, Couart, viens ici auprès du Roi!...

Tous les animaux furent stupéfaits en voyant partir le Lièvre. Couart s'avança en tremblant, ne sachant ce que lui voulait le Roi.

— As-tu froid Couart, demanda Renard? je vois que tu trembles. Mais réjouis-toi et sois sans crainte; dis la vérité au Roi mon maître; il te l'ordonne par la foi que tu dois à ma femme, et par celle dont je suis moi-même redevable à sa Majesté. Dis-nous, Couart, sais-tu en quel endroit est situé *Kriekeput?*

— Si je le sais! répondit celui-ci; mais certainement, comment ne le saurais-je pas! *Kriekeput* ne se trouve-t-il pas dans les environs de Hulsterloo[***],

[*] Dans l'édition allemande en prose (p. 145), le Roi réplique : « J'ai parcouru maint pays; mais la Flandre m'est entièrement inconnue. » Par contre la traduction latine porte :

Tot urbium præstantium
Audivimus cognomina
Antverpiam, Coloniam
Bononiam, Lutetiam
Romamque mundi principem.

L'ancienne édition hollandaise en prose mentionne *Zierkzee* (Ziericzee), J. F. Willems.

[**] Locution ironique comme dans le *Reinardus*, p. 115 et 283 : *Inter pascha Remisque festa*, et *Inter cluniacum et sancti festa Johannis obit.* C'est ainsi que j'ai entendu dire par un Valenciennois : *Cela s'est passé entre Maubeuge et la Pentecôte.* J. F. Willems.

[***] Dans un acte de donation de Thirri d'Alsace de 1136. (MIRÆI *Diplom*.., I. p. 177). Il est



près de ce marais, au milieu de ce désert? J'y ai enduré, pendant un si grand nombre de jours, la faim, le froid et des privations de toute nature, que je m'en rappellerai toute ma vie! Et comment pourrais-je oublier que c'est là que Reinout de Ries * fabriqua cette fausse monnaie, qui causa sa perte et celle de ses compagnons? C'était avant l'époque où je me liai avec Rine qui m'a sauvé de plus d'un embarras.

Hélas! interrompit Renard, aimable Rine, compagnon chéri, gentil petit chien! plût au Ciel que tu fusses ici, tu pourrais confirmer les paroles de Couart; tu pourrais attester, Rine, que je n'ai jamais eu l'audace de faire quoique ce soit pour mériter ressentiment du Roi. Mais retourne maintenant auprès des serviteurs de Sa Majesté; elle n'a plus rien à te demander **.

Couart fit volte-face, et sortit du conseil.

— Eh bien! Seigneur, ai-je dit la vérité, demanda Renard?

— Je dois en convenir, Renard, pardonnez-moi, j'ai mal fait de me défier de toi. Renard, mon doux ami, il s'agit maintenant de nous accompagner à la source où sont situés les bouleaux, près desquels est enterré le trésor.

— Vous en parlez à merveille, Sire! répliqua le finaud. Croyez-vous que je ne m'estimerais pas heureux s'il m'était permis de voyager en votre société, comme bon nous semblerait, sans que cela vous fût imputé à crime? Malheureusement cela n'est guère possible, comme je vais vous le démontrer, quoique cet aveu me couvre de honte....

— Lorsque jadis Isengrin, inspiré par le démon, entra dans les ordres et reçut la tonsure monacale, il arriva qu'il ne pût se contenter d'une ration qui suffisait amplement à six moines! Il se plaignait de la faim, et se la-

fait cession d'un : *Locum quendam Sacræ Religioni congruum in fundo Wasiæ situm, inter silvam quæ dicitur.* Conkgestfurst, *et villam* Bardamara, *nunc* Salecher *vulgo nominatum;* et plus loin : *Illum locum qui dicitur* Hulsterlor, *cum Silvis et* Moer *et pratis et pascuis, et ceteris appendiciis inter prædicta loca sitis.* Voyez également *Miræus*. I, p. 104. — J. F. Willems.

* *Reinout de Ries*, dans Reineke, *Symonet de krumme* (Symonet le bancal), et dans la traduction latine *Sylvius utroque gressu claudicans.* Dans l'ancienne édition flamande en prose, il y a *Pater Symonet de Vries.*

** Renard se débarrasse ici fort adroitement de son imprudent ami, qui allait probablement le compromettre par sa loquacité indiscrète. *Id.*



mentait si amèrement que j'en eus compassion. Je fus désolé de le voir souffrir et réduit aux abois, car j'étais son parent; je lui conseillai de prendre la fuite, et à cause de cela j'ai été mis au ban du Pape.

Demain, au lever de l'aurore, je compte me rendre à Rome pour obtenir des indulgences. De là, je traverserai les mers et je ne reviendrai, Sire, (si toutefois j'en reviens) qu'après avoir tant fait qu'il me sera permis de vous accompagner sans blesser votre honneur et votre dignité; car il serait peu convenable, Sire, de vous mettre en route avec un misérable excommunié comme moi. Que Dieu me permette de m'amender!

— Renard, y a-t-il longtemps que vous avez été mis au ban de l'Église, demanda le Roi?

— Il y a trois ans que j'ai été excommunié par le doyen Hermann, en plein synode *.

— Puisqu'il en est ainsi, Renard, répliqua Noble, on me blâmerait effectivement si je vous admettais auprès de ma personne. Je me ferai accompagner par Couart ou par quelqu'autre pour aller à la recherche du trésor, et je vous conseille de partir sans délai pour vous faire relever du ban.

— C'est ce que je ferai, répondit le fripon; demain je partirai pour Rome, si tout marche selon mes désirs.

— Vous me paraissez, dit le Roi, animé des meilleures intentions. Que Dieu vous accorde la grâce de les réaliser dans votre intérêt et dans le mien, et dans celui de nous tous!

Lorsque cet entretien fut terminé, le Roi Noble alla se placer sur une estrade en pierre **, où il avait coutume de se tenir seul quand il rendait justice

* *Deken Hermanne.* Dans le Livre Second, vs. 4539 et 4569, *le Doyen* HERMAN est appelé *Provisoor* (*Proviseur*). GRIMM. (p. CLIX), pense qu'il est ici question d'HERMAN, Abbé de Saint Martin de Tournai, célèbre écrivain du commencement du 12me siècle, et auteur de la Chronique qui a été publiée dans le *Spicilegium d'Acheri.* On peut consulter à cet égard DUPIN, *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, Tome IX, p. 194; *Histoire littéraire de la France*, XII, p. 279; SANDERII *Bibliotheca Belgica manuscripta*, I p. 128, et FOPPENS, *Bibliotheca Belgica*, p. 472. — Comme le pape INNOCENT II, s'est trouvé fréquemment en relation avec cet Abbé HERMAN, l'opinion de *Grimm* offre beaucoup de vraisemblance. *J. F. Willems.*

* Il est démontré d'après *Grimm*, Rechtsalterthümer, p. 802. que l'on rendait anciennement justice auprès de grosses pierres. *Id.*



en sa cour. Les animaux étaient assis tout autour en cercle, dans l'herbe, chacun selon son rang de naissance. Renard se tenait debout près de la Reine, (qu'il devait chérir à bon droit.)

— Noble Dame, priez pour moi, lui dit-il, afin que j'aie le bonheur de vous revoir encore!

Et celle-ci répondit :

— Que le Seigneur tout-puissant vous remette vos péchés!

Le Roi et la Reine accueillirent avec joie tous les animaux, pauvres et riches, et Noble leur parla avec bienveillance en ces termes :

Renard s'est rendu ici en ma cour, et j'ai résolu, ce dont je rends grâces au ciel, de le corriger entièrement. La Reine, mon épouse, a si vivement intercédé pour lui, que je lui ai rendu mon amitié et qu'il s'est réconcilié avec moi. Je lui ai fait grâce de la vie; je lui accorde plein pardon, une fois, deux fois, trois fois!... * Je vous ordonne à tous, sous peine de mort, de respecter Renard, ainsi que sa femme et ses enfants, partout où vous les rencontrerez, soit la nuit soit le jour, et je suis décidé à ne plus écouter aucune plainte dirigée contre lui. S'il a mal vecu jusqu'ici, il a pris la ferme résolution de s'amender, et je veux vous dire comment : — Demain, à la pointe du jour, il se fera donner besace et bâton; il veut se rendre à Rome et ensuite au-delà des mers. Il ne reviendra que lorsqu'il aura obtenu rémission entière de toutes ses fautes!

Quand Tiecelin entendit ces paroles, il se hâta d'aller rejoindre ses trois compagnons. — Voyons ce qu'il va leur conter.

— Malheureux! leur cria-t-il, que faites-vous ici? Apprenez que Renard est devenu Maître Boutillier à la cour, et qu'il y est plus puissant que jamais. Le Roi lui a pardonné tous ses méfaits et vous êtes tous les trois trahis!

— Je crois fort que vous mentez, Seigneur Corbeau! répondit sèchement Isengrin.

Il s'esquiva aussitôt, et Brun le suivit : tous deux coururent à toutes jambes vers le Roi. Tibert fut tout stupéfait et resta blotti sur la potence. Il

* Le Roi suit ici l'ancienne formule : *Soo gebiede ic ban ende vrede, eenwerf, anderwerf, derdewerf*, etc. Cannaert, p. 360.



avait tellement peur pour sa peau, qu'il aurait volontiers fait grâce pour l'œil qu'il avait perdu dans la grange du curé, s'il eût été certain de pouvoir se réconcilier avec Renard. Ne sachant que faire de frayeur, il alla s'asseoir entre la fourche du gibet, en se plaignant amèrement d'avoir jamais connu Renard.

Isengrin se fit hardiment jour à travers la foule, et se plaça en face de la Reine. Il apostropha Renard avec véhémence, au point que le Roi s'en fâcha, et ordonna qu'il fut arrêté ainsi que Brun :

Ils furent aussitôt saisis et garrottés. De la vie, vous n'avez vu des chiens enragés plus maltraités que ces deux infortunés. On les entraîna comme deux scélérats, et ils furent si étroitement liés que, de toute la nuit, il leur fut impossible, malgré tous leurs efforts, de remuer un seul de leurs membres.

Écoutez maintenant ce que le traître leur réservait encore.



7.

COMMENT RENARD SE VENGE DE BRUN, D'ISENGRIN ET DE DAME HIRSINDE. — IL PART POUR ROME MUNI D'UNE BESACE DÉCOUPÉE SUR LE DOS DE BRUN. — BELIN ET COUART L'ACCOMPAGNENT JUSQU'A MAUPERTUIS : NOUVELLE TRAHISON. — FIN.

La vengeance de Renard ne connut pas de bornes. Il fit tant que l'on découpa sur le dos de Brun un morceau de peau d'un pied carré, qu'on lui donna pour s'en faire une besace. Mais pour qu'il fut complètement équipé, il lui manquait encore quatre souliers neufs. Vous allez voir comment il s'y prit pour obtenir les dits souliers!

— Noble Dame, dit-il tout doucement à la Reine, je suis votre pélérin! Voici mon oncle Isengrin qui possède quatre bons souliers, aidez-moi à obtenir cette chaussure. J'aurais soin du repos de votre âme; (car il est du devoir d'un pélérin de se souvenir dans ses prières de tous les bienfaits qu'il a reçus). Il ne tient qu'à vous d'assurer votre salut en me chaussant. Ordonnez à ma tante Hirsinde de me donner deux de ses souliers; vous pouvez le faire sans inconvénients; la bonne Dame ne bouge pas de chez elle!

— Très-volontiers, Renard, répondit la Reine; car vous ne pouvez pas vous passser de chaussure. Vous devez voyager en pays étranger, à la garde de Dieu, à travers monts et forêts, et marcher au milieu des buissons et des pierres. C'est une rude entreprise; il convient donc que vous soyiez pourvu de souliers, et je consens volontiers à employer mon crédit pour vous en procurer. — Ceux d'Isengrin feraient tout juste votre affaire, car ils sont solides et épais, ainsi que ceux de sa femme. Quand même il y irait de leur

vie, il faut absolument qu'ils vous cèdent chacun une paire de souliers pour faire votre voyage.

C'est ainsi que ce pélerin hypocrite fit en sorte que maître Isengrin fut dépouillé, depuis les genoux jusqu'aux griffes, de la peau de ses deux pieds de devant!

On ne vit oncques oiseau qu'on bourre de nourriture, se tenir aussi coi que cet infortuné durant qu'on l'écorchait, et il le fut si affreusement que le sang ruisselait tout le long de ses jambes.

Ce fut ensuite au tour de la Louve, Dame Hirsinde. Elle s'étendit tristement sur le gazon, et se laissa enlever la peau et les griffes des pieds de derrière.

Renard sut déguiser la satisfaction que lui faisait éprouver ce spectacle. Écoutez plutôt ses lamentations hypocrites :

— Ma Tante! ma bonne Tante! disait-il, que de maux vous avez endurés par ma faute! Je le regrette sincèrement; néanmoins je suis charmé de ce qui vous arrive ici, et je vais vous dire pourquoi : — Vous êtes, croyez-m'en, l'une de mes parentes que j'affectionne le plus tendrement, et à cause de cela je porterai vos souliers! Dieu m'est témoin que c'est pour votre bien! Vous participerez, chère Tante, à toutes les indulgences plénières et aux pardons que j'obtiendrai, dans vos souliers.... au-delà des mers!

Dame Hirsinde était si abattue, qu'elle n'eut que la force de répondre :

— Ah Renard! le ciel nous vengera de la manière dont vous nous tyrannisez ici.

Isengrin était furieux; mais il ne soufflait mot, ainsi que Brun son compagnon : ils étaient trop profondement attérés. Ils étaient là tous deux garrottés et couverts de sang. Et si Tibert-le-Matou eut été présent, j'ose affirmer qu'il aurait également éprouvé la colère de Renard pour tout ce qu'il avait fait.

Mais à quoi bon entrer dans tous ces tristes détails?... Le lendemain, avant le lever de l'aurore, Renard fit lacer les souliers d'Isengrin et de Dame Hirsinde, et lorsqu'ils furent bien noués autour de ses pieds, il s'en fut trouver le Roi et la Reine, et leur dit d'une voix mielleuse :

— Seigneur! que Dieu vous accorde une heureuse journée, ainsi qu'à Madame à laquelle je suis redevable d'une reconnaissance sans bornes. Or-

donnez à vos serviteurs de m'apporter le bourdon et la besace, et permettez-moi de partir.

Le Roi fit approcher aussitôt le Chapelain, Belin-le-Bélier, et lui dit :

— Vous voyez ce pélerin; récitez pour lui une prière, et remettez-lui la besace et le bourdon!

— Seigneur! répondit Belin, je n'oserai le faire; Renard a confessé lui-même qu'il était dans le ban du Pape!

— Que dites-vous là, Belin, répliqua le Roi! Maître Godefroid nous enseigne que lors même qu'un homme aurait commis à lui seul autant de crimes que tous les autres réunis, il peut fort bien s'en purifier lui-même, s'il veut s'amender, se confesser, et traverser les mers pour faire pénitence.

Belin répondit au Roi :

— En matière ecclésiastique, j'ai l'habitude de m'abstenir à la fois de ce qui est mal et de ce qui est bien, à moins que vous ne vouliez me garantir que je n'ai rien à craindre ni de l'évêque ni du doyen!

— Depuis huit semaines, répliqua Noble, je crois ne pas en avoir autant demandé. Aussi préférerais-je vous voir suspendu par le cou que de vous supplier aujourd'hui!...

Lorsque Belin vit que le Roi se fâchait, il eut une telle frayeur qu'il se mit à trembler de tous ses membres. Il courut aussitôt préparer l'autel, et se mit à chanter, et à réciter tout ce qui lui parut convenable.

Lorsque Belin-le-Chapelain eut terminé dévotement l'office du jour, il attacha au cou de Renard une besace faite avec la peau de Brun, et il lui mit en outre, pour sa commodité, un bourdon entre les mains. — Lorsqu'il se trouva ainsi tout équipé pour le voyage, le malicieux compère tourna les yeux vers le Roi : des larmes feintes lui coulaient le long des moustaches, comme si son cœur eût été en proie à une violente tristesse; mais au fond, il n'avait d'autre regret, que celui de n'avoir pas eu l'occasion d'infliger à ceux qu'il laissait à la cour les mêmes tourments qu'à Brun et à Isengrin.

Le traître néanmoins, les conjura tous de prier pour lui avec la même sincérité qu'ils désiraient qu'il priât pour eux!... Mais ces adieux lui paraissaient quelque peu longs; car celui qui se sent coupable tremble toujours intérieurement.

— Je regrette, lui dit le Roi, que vous soyiez si pressé.

— Vous êtes bien bon, Sire, mais il est temps que je parte : il ne convient pas de remettre les bonnes actions! Permettez-moi donc de prendre congé de vous.

— C'est la volonté de Dieu, répliqua Noble, et il ordonna que toute la cour, à l'exception des prisonniers, donnerait un pas de conduite à Renard.

Voilà donc Renard transformé en pélerin, tandis que son oncle Isengrin et le malheureux Brun gissent sur le sol couverts de sang, et malades par suite de leurs blessures! — Je gagerais qu'il ne se serait pas rencontré, entre la Pologne et l'Escaut, un seul homme qui eût été assez dupe pour ne pas partir d'un éclat de rire — même au risque des plus grands périls — en voyant le maintien de Renard. Que de prestance dans sa démarche! et avec quelle grâce il portait autour du cou la besace et le bourdon. Ses souliers étaient coquettement noués autour de ses pieds, en sorte qu'il avait l'air d'un pélerin passablement alerte. Le malin compère riait sous cape, en voyant tous ceux qui hier encore lui en voulaient mortellement, le suivre avec tant d'empressement!

— Sire! dit-il, je suis désolé que vous preniez la peine de m'accompagner aussi loin. Je crains qu'il ne vous en arrive malheur. Vous avez fait emprisonner deux assassins, et s'ils parvenaient à s'évader, vous seriez plus exposé que jamais! Prenez soin de votre personne, et laissez-moi poursuivre ma route.

Après avoir dit ces paroles, il se dressa sur ses pieds de derrière, et recommanda à tous les animaux, grands et petits, d'avoir soin de prier pour lui, afin de participer à toutes les indulgences qu'il allait obtenir. Tous promirent de se souvenir de lui dans leurs prières!...

Écoutez maintenant ce que fit le fripon avant de se séparer du Roi. Il feignit une tristesse si profonde, que plusieurs assistants eurent réellement pitié de lui.

Il s'adressa à Couart d'un ton plaintif :

— Hélas! Couart, devons-nous nous quitter?... Avec la grâce de Dieu, vous m'accompagnerez avec mon ami Belin-le-Bélier; vous deux vous n'avez jamais rien fait pour mériter mon inimitié. Vous devez me donner un pas de con-

duite! Vous êtes de charmants compagnons de voyage; votre réputation est sans tache; vous êtes charitables, et aucun animal ne s'est jamais plaint de vous! Vous possédez tous deux cette austérité de mœurs que j'avais au temps que j'étais hermite; pourvu que vous ayiez de la verdure et de l'herbe, vous ne désirez ni pain ni viande, ni aucun met recherché!...

A l'aide de ces flatteries, le finaud enjola si bien ses deux compagnons qu'ils le suivirent jusqu'à sa demeure, le château de Maupertuis.

Arrivé devant la porte, il dit à Belin :

— Neveu Bélier, attendez-moi ici. Je dois entrer dans mon château; Couart m'accompagnera et conjurez le, Seigneur Belin, de faire tout ce qu'il pourra pour consoler la pauvre Ermeline et ses enfants lorsque je leur ferai mes adieux!

— Je le conjure de ne rien négliger pour leur donner à tous des consolations efficaces, répliqua Belin.

Renard fit si bien par ses insinuantes et trompeuses paroles, que le traître réussit à faire entrer Couart dans sa tanière. — Ils y trouvèrent Dame Ermeline, au milieu de sa jeune famille, tremblante d'inquiétude et de frayeur; car elle croyait son époux suspendu à la potence, et lorsqu'elle le vit devant elle avec une besace et un bourdon, elle ne sut que penser de ce miracle. Grande fut sa joie, et elle s'écria aussitôt :

— Renard! comment avez-vous échappé?

— Je suis devenu pélerin!... Maître Brun et maître Isengrin sont restés en otage pour moi, et le Roi nous a donné Couart — ce dont je le remercie — pour en faire ce qui bon nous semblerait. Sa Majesté m'a avoué que c'est lui nous a dénoncés le premier, et je vous promets par la foi que je vous dois, Dame Ermeline, qu'il en sera sévèrement puni! C'est à juste titre que je suis irrité contre lui.

Couart, lorsqu'il entendit ces mots, fit volte-face et voulut fuir; mais ce fut en vain : Renard avait eu soin de fermer la porte, et le saisit aussitôt, sans pitié, par la gorge.

L'infortuné s'écria :

— Belin, au nom du ciel secourez-moi!.., où êtes-vous? Ce pélerin m'égorge!...



Mais ces cris furent étouffés à l'instant; car Renard lui emporta la tête d'un coup de dents.

— Régalons nous maintenant, de ce lièvre dit-il; il est tendre et bien gras!

Les Renardeaux accoururent pour faire ripaille, et se mirent tous à l'œuvre. Ils ne regrettaient nullement le triste sort de Couart. Ermeline, la femme du Renard, prit sa part de chair, et but le sang. Hélas! que de fois ne remercia-t-elle pas le Roi qui avait eu la bonté de procurer à ses petits un si friand repas!

— Il vous a bien volontiers accordé une pareille faveur, interrompit Renard. Je gage, que si Sa Majesté continue à vivre, elle nous ferait de grand cœur certains présents, qu'elle n'accepterait pas elle-même pour sept marcs d'or!

— Et quels sont ces présents, demanda Ermeline?

— Une corde et une potence!!.. Mais j'espère lui échapper avant deux jours, de façon que je me soucierai pas plus de toutes ses citations, que lui des miennes!

— Mais comment comptez-vous faire?

— Sachez, femme, que je connais une contrée sauvage, garnie de haies très-élevées et de bruyère, et qui n'est pas dépourvue de bons gîtes ni de provisions. On y trouve des poules, des perdrix et quantité d'autres oiseaux. Voulez-vous, Dame Ermeline, m'accompagner en ces lieux? Nous pouvons y habiter pendant sept années, si nous voulons nous promener à l'ombre et y vivre en parfaite sécurité, avant que l'on nous découvre. Je pourrais affirmer, sans mensonge, que ce terme pourrait être plus long encore.

— Hélas! répondit Ermeline, il me semble que tout cela serait peine perdue. Vous avez fait serment de ne plus habiter ce pays, avant d'avoir traversé les mers, et on vous a remis la besace et le bourdon.

— Les serments! répliqua Renard, duperie que tout cela!... comme me l'a dit jadis un brave homme, dont j'ai pris conseil. — La bonne foi ne sert absolument à rien. Lors même que je ferais ce voyage, je n'en serais pas plus avancé; cela ne me procurerait pas seulement un œuf! — J'ai promis au Roi un trésor que je ne possède pas. Lorsqu'il saura ce qui en est, et qu'il dé-



couvrira que j'en ai menti, et que je l'ai pris pour dupe, il sera plus irrité contre moi que jamais. C'est pourquoi, ajouta-t-il, je me dis intérieurement qu'il est aussi prudent pour moi de battre en retraite que de rester en ces lieux. Que la vengeance de Dieu tombe sur ma barbe rousse! que je fasse ce que je veux, ni le Matou, ni le Blaireau, ni Brun qui m'aimait comme mon oncle, ne me consoleront si je ne parviens d'une manière quelconque, à rentrer en grâce auprès du Roi et a échapper à la mort : cependant j'ai enduré de si cruelles angoisses!...

Sur ces entresuites, Bélin-le-Bélier s'impatienta de ce que son compagnon Couart demeurait si longtemps dans la tannière du pélerin.

— Couart, s'écria-t-il avec humeur, que le diable t'emporte! Combien de temps Renard va-t-il te garder encore. Pourquoi n'arrives-tu pas? Il est temps que nous nous mettions en route.

Lorsque le scélérat entendit ces paroles, il sortit de sa demeure et s'adressa doucettement à Belin.

— Hé! Seigneur, d'où vient cette colère? Pourquoi vous fâcher parceque Couart est avec moi et avec sa tante? Il m'a dit que s'il ne vous convenait plus d'attendre, vous êtes libre de prendre un peu les devants. Il doit encore rester quelques instants auprès de sa tante Ermeline et de ses renardeaux, qui pleurent et ne font que se lamenter à cause de mon départ.

— Mais dites-moi, Seigneur Renard, répliqua Belin, quel mal avez-vous fait à Couart? car j'ai cru entendre qu'il m'appelait vivement à son secours.

— Que dites-vous là Belin? Dieu devrait éclairer votre intelligence!... Je vais vous dire ce qui s'est passé : Lorsque j'entrai chez moi, et que j'annonçai à Ermeline que j'avais l'intention de me rendre au-dela des mers, elle en fut d'abord tellement consternée, qu'elle tomba dans une longue défaillance. Couart s'écria aussitôt : Seigneur, accourez! aidez-moi à rafraîchir ma tante, elle s'est évanouie! Voilà les cris qu'il a jetés, et vous n'avez pas entendu autre chose.

— Ma foi, je comprenais bien, répliqua Belin, que Couart était dans une grande affliction; mais je croyais qu'il lui était survenu quelqu'accident.

— Rassurez-vous, dit Renard; je préférerais mille fois qu'un malheur arrivât à ma femme ou à mes enfants, qu'à mon doux neveu Couart!



— Mais ne vous a-t-on pas dit, ajouta le coquin, que le Roi m'a ordonné hier, en présence d'une foule de puissants personnages, de lui adresser une missive, avant de quitter ses états? Voudriez-vous la lui porter, neveu Belin? elle est écrite et toute prête....

— J'hésite un peu, Renard; cependant si j'étais certain que votre lettre fut loyale, je me chargerais volontiers de la porter au Roi, pourvu que j'eusse quelque chose pour l'y enfermer.

— J'y pourvoirai, mon neveu; car plutôt que de ne pas envoyer ma missive au Roi, je vous ferai cadeau de cette besace que je porte : suspendez la à votre cou et mettez y les lettres. Il vous en reviendra grand profit et grand honneur, et le roi vous en remerciera! Vous serez le bienvenu auprès de mon Maître!

Le Bélier crut aux belles promesses de son oncle. Celui-ci rentra dans sa tanière, et apporta à son ami Belin la tête de Couart enfermée dans la besace. Il suspendit traîtreusement la besace au cou de son neveu, en lui recommandant, d'une manière toute spéciale, de ne pas regarder les lettres, s'il tenait à être bien acceuilli par le Roi. Il lui dit que les lettres étaient enveloppées dans le sac et lui conseilla en outre, s'il voulait devenir riche et plaire au Roi, d'affirmer qu'il les avait écrites à lui tout seul, et que c'était lui qui en avait donné l'idée.... Noble lui en aurait témoigné une reconnaissance sans bornes!

Quand Belin entendit les paroles de son oncle, il fit un bond de plus d'un demi pied de hauteur, tant il était heureux de la chose, et il eut bientôt oublié sa colère.

— Seigneur Belin, ajouta le fripon, je suis convaincu maintenant que vous faites honneur et à vous-même et à ceux qui se trouvent à la cour!

— En effet, on me comblera d'éloges, quand on saura que je sais écrire *en belles et élégantes paroles*, quoique j'en sois totalement incapable; mais on voit souvent plus d'un homme retirer, avec la grâce de Dieu, beaucoup d'honneur de choses auxquelles il ne comprenait rien!... Mais quel est votre avis Renard? Couart irait-il avec moi à la cour?

— Non, dit celui-ci, il vous suivra tout-à-l'heure par le même chemin; il n'est pas encore prêt. Prenez les devants; mais allez à votre aise, car je dois encore l'instruire de plusieurs choses secrètes.



— Je me confie à la grâce de Dieu, répliqua Belin, et sur ce il se mit en route. —

Écoutez maintenant ce que fit le rusé compère... Il s'en fut dans son trou, et parla comme suit :

— Si nous restons ici, il ne tardera pas à nous arriver malheur! Préparez-vous donc à partir, femme Ermeline, et vous aussi mes enfants. Suivez-moi et tâchons de nous éloigner au plus vite : c'est l'avis de votre père.

Il n'y avait pas de temps à perdre : Ermeline et maître Renard se mirent en route avec tous les Renardeaux, et ils gagnèrent le désert.

Quant à Belin-le-Bélier, il trotta si lestement qu'il arriva à la cour un peu après midi. Lorsque le Roi aperçut Belin qui rapportait la besace qui avait causé à Brun-l'Ours de si cruelles souffrances, il se hata de questionner son Chapelain :

— Seigneur Belin, d'où venez-vous? où est Renard? et comment se fait-il qu'il ne porte plus cette besace?

— Sire, je puis vous dire tout ce que je sais à ce sujet.... Renard avait achevé tous ses préparatifs de voyage, et il était sur le point de quitter son château, lorsqu'il m'apprit qu'il avait envie d'envoyer des lettres au Roi, et il me pria de m'en charger, pour l'amour de vous. Je lui répondis que pour mon Maître j'en porterais volontiers plus de sept! Mais Renard ne put me trouver de quoi les enfermer : il m'apporta finalement cette besace avec les lettres y incluses. — O Roi, vous n'avez jamais entendu parler d'un secrétaire plus habile que moi! c'est moi qui lui dictai ces lettres, et n'importe qu'il m'en arrive, heur ou malheur, je répète que c'est bien moi qui les lui ai dictées, et qu'elles ont été faites et écrites d'après mes conseils.

Noble lui ordonna alors de remettre la missive à son clerc Botsaert : c'était le plus expert dans l'art d'écrire de tous ceux qui se trouvaient là. Botsaert lisait ordinairement toutes les dépèches qui arrivaient à la cour. Bruneel l'aida à débarrasser Belin de sa besace, au sujet de laquelle notre imbécile venait de débiter des choses qu'il n'allait pas tarder à regretter amèrement. Botsaert prit la besace; la perfidie de Renard allait paraître au grandjour.... A la vue de la tête que le clerc retira du fond du sac, il s'écria :

— Grand Dieu! qu'est-ce que c'est que ces lettres?.. Seigneur Roi, sur ma

conscience, c'est la tête de Couart!.. Plût au ciel que vous n'eussiez jamais mis en Renard autant de confiance....

A ce triste spectacle, Le Roi et la Reine laissèrent éclater à tous les yeux leur affliction et leur colère. Noble baissa la tête et parut atterré par la douleur. Il finit cependant par se redresser; mais soudain il poussa un des plus affreux gémissements qu'eussent jamais entendus les animaux : tout le monde en trembla d'effroi *....

Firapel-le-Léopard accourut aussitôt : il pouvait prendre cette liberté; il était un peu parent du Roi.

— Seigneur, Roi Lion, dit-il, pourquoi vous affliger aussi profondément? Vous ne vous désoleriez pas davantage si la Reine était morte. Tâchez d'agir avec sagesse et de modérer votre douleur.

— Seigneur Firapel, répondit le Roi, j'ai été si effrontément trompé par un scélérat qui m'a pris traîtreusement dans ses filets, que j'enrage; je m'en veux à moi-même et je me crois déshonoré. Le courageux Seigneur Brun ainsi que le Seigneur Isengrin qui m'étaient jadis si dévoués, me sont enlevés par un fripon de pélerin!... J'en éprouve tant de regret que ma vie s'en ressentira aussi bien que mon honneur; mais je l'aurai mérité!

— Si une faute a été commise on tâchera de la réparer, répliqua Firapel. on fera venir le Loup et l'Ours avec dame Hirsinde; on portera remède à l'injustice qui leur a été faite, et on leur abandonnera Belin-le-Bélier, pour désarmer leur ressentiment et adoucir leurs souffrances. Il a avoué lui-même qu'il a trahi Couart; partant il a forfait, et il faut qu'il en soit puni.

— Nous nous mettrons ensuite tous ensemble à la poursuite du scélerat, nous le ferons prisonnier et nous le pendrons, sans procès, par le cou : il ne l'aura que trop mérité....

— Ah! Seigneur Firapel, reprit le Roi, si cela pouvait se faire, je serais à moitié consolé du chagrin que j'endure!

— Vous pouvez y compter, Seigneur, dit Firapel; je veux aller moi-même opérer cette réconciliation.

* On est généralement d'avis que l'ancien poëme flamand de Reinaert finissait ici. L'emploi du mot *Lioen* etc. que l'on trouve un peu plus loin prouve que les auteurs ont suivi depuis cet endroit des modèles français.

Le courageux Léopard alla aussitôt trouver les prisonniers. Son premier soin, je crois, fut de les délier, puis il leur parla en ces termes :

— Messeigneurs, je vous apporte à tous deux paix et liberté. Le Roi vous salue, et il regrette excessivement de vous avoir causé tant de mal. Il offre si cela vous est agréable (que vous en soyiez du reste satisfaits ou non), de vous abandonner Belin-le-Bélier et toute sa race, à dater de ce jour jusqu'au jugement dernier. Ils vous appartiennent, soit que vous les rencontriez dans les campagnes ou dans les bois, et vous pouvez les dévorer tout à votre aise. Mais le Roi vous autorise avant tout à faire impunément toute espèce de chagrin et de mal à Renard et à ses parents, partout où vous les trouverez. Il consent à vous accorder ces deux importantes faveurs, sans aucune restriction et à perpétuité; mais il exige, en retour, que vous lui juriez hommage et soumission. De son côté, il vous promet que vous ne serez plus molesté par sa faute. Voilà les offres que vous fait le Roi Lion. Acceptez les, et vivez paisiblement : c'est ce que je me permets, par Dieu, de vous conseiller!

— Qu'en dites-vous, Seigneur Brun, demanda Isengrin à l'Ours?

— Ma foi, répondit celui-ci, je préfère me trouver dans les bois que d'être retenu ici dans les fers. Allons trouver le Roi et faisons la paix avec lui.

Ils se mirent en route avec Firapel, et la paix fut conclue sur tous les points. *

Ainsi fit Firapel-le-Léopard, et Belin y fut pour sa robe et son collet.... Car aujourd'hui encore les descendants d'Isengrin portent à Belin et à toute sa race un ressentiment et une profonde rancune : ils les dévorent partout où ils les trouvent.... Cette haine ne tarda pas à éclater, et rien ne put l'appaiser.

Sur ce, le Roi fit annoncer que la cour resterait assemblée douze jours de plus, afin de faire honneur à Brun et à Isengrin : il était on ne peut plus heureux de la réconciliation qui venait de s'opérer....

* Le manuscrit de Comburg s'arrête ici. — M. Willems a emprunté ce qui suit au manuscrit hollandais.

FIN.

ndais.





